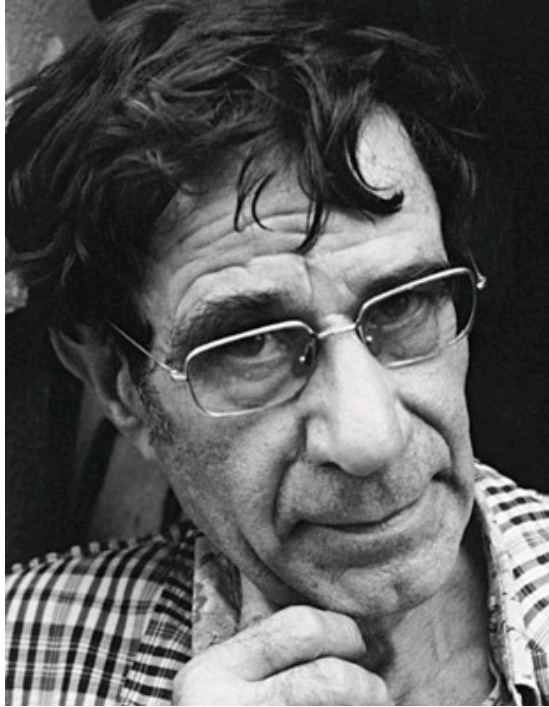


DÉCÈS DE DRISS CHRAIBI



El Jadida pleure Ould Ibled (Gars de la ville).

Elaboré par Badre BADI
Médiathécaire à l'Alliance d'El Jadida

Driss CHRAÏBI

Biographie

Un des grands écrivains marocains de langue française. Il fut révélé par *Passé simple* (1954) le roman qui a fait entrer la littérature marocaine dans la modernité.

Driss Chraïbi est né en 1926 à Mazagan (aujourd'hui El Jadida), **décédé le 01 avril 2007 (dimanche soir) dans la Drôme (sud-est de la France)**. Après des études secondaires à Casablanca, il a fait des études de chimie en France où il s'installe en 1945. Il fait tous les métiers avant de devenir ingénieur. La parution de *Passé simple*, en 1954, est très bien accueillie par la critique française, mais beaucoup moins par les intellectuels marocains qui l'accuse de trahir son pays par ses critiques acerbes de la société traditionnelle. Il a fallu attendre que la revue *Souffle* lui consacre son premier numéro, en 1967, pour qu'il soit réhabilité auprès d'une intelligentsia qui n'avait moins pour préoccupation de combattre un Occident envahissant, que de lutter contre le conservatisme étouffant d'une dictature en train de s'installer.

Driss Chraïbi fait ensuite une brillante carrière d'écrivain (une quinzaine de livres). Durant quelques années, il est aussi producteur à l'ORTF à Paris, il séjourne au Canada. Plusieurs de ses dernières œuvres sont des romans policiers. Avec le temps, l'enfant terrible de la littérature marocaine se fait moins féroce, mais plus ironique sur les travers de la société. Il écrit des romans historique qui le rapproche du Maroc, mais garde son humour féroce pour une série de roman policier plutôt loufoque dont le personnage central est l'inspecteur Ali. Si avec l'âge Driss Chraïbi a perdu de sa rage, il a conservé sa pleine liberté de ton.

Il a reçu de nombreux prix littéraires dont celui de l'Afrique méditerranéenne pour l'ensemble de son œuvre en 1973; le Prix de l'amitié franco-arabe, en 1981; le prix Mondello pour la traduction de *Naissance* à l'Aube en Italie.

LA PRESSE

Décès de Driss Chraïbi

Aujourd'hui Le Maroc
Le 3-4-2007

Le grand écrivain marocain d'expression française, Driss Chraïbi, est décédé dimanche soir dans la Drôme (sud-est de la France), a appris la MAP lundi auprès de sa famille. La dépouille du défunt sera prochainement rapatriée dans son pays d'origine pour y être inhumée. Né en 1926 à El-Jadida, feu Driss Chraïbi a été révélé par "Le passé simple" (1954). Après des études secondaires à Casablanca, il a fait des études de chimie en France où il s'est installé en 1945. Il a commencé par faire tous les métiers avant de devenir ingénieur. Driss Chraïbi a fait une brillante carrière d'écrivain (une quinzaine de livres).

Producteur à l'ORTF (Office de la radio et télévision française) à Paris, le défunt a également séjourné au Canada. Surnommé l'enfant terrible de la littérature marocaine, plusieurs de ses dernières oeuvres sont des romans policiers ou historiques.

Driss Chraïbi a reçu en 1973 de nombreux prix littéraires dont celui de l'Afrique méditerranéenne pour l'ensemble de son oeuvre, le Prix de l'amitié franco-arabe en 1981, le prix Mondello pour la traduction de Naissance à l'Aube en Italie.

<http://www.aujourd'hui.ma/instantanes-details53477.html>
03/04/2007)

(consulté le

Décès de l'écrivain marocain Driss Chraïbi

Yenoo Maroc
le 3/4/2007 11:16:46
Posté par lakil

Driss Chraïbi, figure de la littérature marocaine, est mort à l'âge de 80 ans, a annoncé lundi l'agence de presse marocaine. Il était particulièrement connu pour ses écrits sur l'islam, le colonialisme et la condition des femmes au Maroc.

Driss Chraïbi s'est éteint dimanche soir dans le sud-ouest de la France, a précisé l'agence MAP.

Il était né en 1926 à El-Djadida, près de Casablanca sur la côte atlantique du Maroc. Il avait déménagé à Paris en 1945 pour y étudier la chimie et demeurait en France depuis lors. Il avait adopté le français comme langue d'écriture.

Driss Chraïbi a d'abord travaillé comme ingénieur chimiste, veilleur de nuit et ouvrier avant que sa carrière littéraire ne démarre en 1954 avec la publication de son premier roman, *Passé simple*, composition autobiographique critique envers l'islam et la condition des femmes dans une société marocaine pleine de tabous. Il a écrit 18 autres romans, la plupart traitant des problèmes du colonialisme et des souvenirs marocains de l'auteur.

«Il a été le premier écrivain que j'ai lu étant enfant, qui créait des personnages marocains crédibles», a déclaré l'auteure marocaine Laila Lalami, dont le livre «*De l'espoir et autres quêtes dangereuses*» décrit l'aventure des Marocains qui tentent la périlleuse traversée vers l'Espagne en quête de travail.

Chraïbi «était un trésor national et il va beaucoup nous manquer», a-t-elle ajouté.

L'écrivain avait reçu de nombreuses récompenses pour ses ouvrages au Maroc comme à l'étranger. Son corps sera rapatrié au Maroc pour y être enterré.

<http://www.yenoo.com/fr/news+article.storyid+2058.htm> (consulté le 03/04/2007)

Décès de l'écrivain marocain d'expression française Driss Chraïbi, auteur de *L'Inspecteur Ali*.

République des lettres
mardi 03 avril 2007

L'écrivain marocain Driss Chraïbi est décédé dimanche 1er avril à Crest, dans la Drôme (France), à l'âge de 81 ans.

Driss Chraïbi est né le 15 juillet 1926 à El-Jadida (ex-Mazagan, situé à centaine de km de Casablanca), dans une riche famille de négociants cultivés et un Maroc alors sous Protectorat français. Il fréquente d'abord l'école coranique puis l'école française et le lycée Lyautey de Casablanca avant de venir étudier la chimie à Paris en

septembre 1945. Il obtient son diplôme d'ingénieur chimiste en 1950, s'intéresse un temps à la neuro-psychiatrie, mais se tourne finalement vers la littérature. Adoptant le français comme langue d'écriture, il publie en 1954 un premier roman autobiographique, *Passé simple*, très critique envers l'Islam et les traditions de la société patriarcale marocaine de cette époque. Le livre est bien accueilli en France mais fera scandale au Maroc et l'auteur devra attendre une quinzaine d'années avant qu'une nouvelle génération d'intellectuels marocains (Rachid Boudjedra, Tahar ben Jelloun,...), notamment via la revue *Souffle*, lui accorde la reconnaissance qui lui est dûe. Son second livre, *Les Boucs*, publié l'année suivante, aborde lui le thème du déracinement et de la condition des travailleurs maghrébins immigrés en France. En 1959, après avoir exercé divers métiers et voyagé en Europe, Driss Chraïbi devient journaliste-producteur à Radio-France, responsable des dramatiques sur France-Culture. Il exercera cette activité en parallèle à sa carrière littéraire jusqu'à la fin des années '80. Il enseignera aussi quelque temps dans les années '70 à l'Université de Laval, au Québec.

Driss Chraïbi publiera au total une vingtaine de romans et récits, pour la plupart consacrés à l'histoire du Maroc, au colonialisme, à l'Islam et à la condition des femmes arabes. Plusieurs de ses derniers ouvrages sont des romans policiers dont le personnage central est un drôlatique "Inspecteur Ali" qui mène des enquêtes dans le Maroc contemporain. Parmi ses livres les plus connus, citons notamment, outre *Passé simple* et *Les Boucs*: *La Foule* (1961), *Succession ouverte* (1962), *Un Ami viendra vous voir* (1967), *La Civilisation, ma mère !* (1972), *Mort au Canada* (1975), *Une enquête au pays* (1981), *La Mère du printemps* (1981), *Naissance de l'aube* (1986), *L'inspecteur Ali* (1991), *Une place au soleil* (1993), *L'homme du livre* (1995), *Lu, vu, entendu* (1998) et son autobiographie, *Le monde à côté* (2001). Driss Chraïbi a reçu de nombreux prix littéraires français et marocains pour son oeuvre, dont le Prix de l'Afrique méditerranéenne en 1973 et le Prix de l'amitié franco-arabe en 1981. Plusieurs auteurs marocains lui ont rendu hommage à l'annonce de son décès, dont notamment Tahar ben Jelloun qui a salué la mémoire d'un homme "engagé et courageux qui a ouvert la voie à plusieurs générations d'écrivains maghrébins", ajoutant que "*Le passé simple* est un chef d'oeuvre aussi important que *L'Étranger* d'Albert Camus". Pour Fouad Laroui, que l'écrivain considérait comme son fils spirituel, "Il y a chez Driss Chraïbi presque un modèle de comment vivre sa vie dans la plénitude de la création, de la fantaisie, de la curiosité et de l'humour". Maati Kabal a lui salué son "immense don de conteur public et son esprit libre et frondeur". Salim Jay, auteur du *Dictionnaire des écrivains marocains*, a pour sa part rendu hommage au "grand talent et à l'indépendance d'esprit" de l'écrivain.

Driss Chraïbi résidait depuis longtemps avec sa famille à l'île d'Yeu. Son corps sera rapatrié dans son pays natal pour y être inhumé vendredi 6 avril au cimetière des Chouhada à Casablanca, près de la tombe de son père.

<http://www.republique-des-lettres.fr/1480-driss-chraïbi.php>
03/04/2007)

(consulté le

Le grand écrivain Driss Chraïbi sera inhumé vendredi à Casablanca

Menara
(3/4/2007)
MAP

Le grand écrivain Driss Chraïbi, décédé dimanche soir à Crest dans la Drôme (sud-est de la France), "sera inhumé vendredi au cimetière des Chouhada à Casablanca près de son père", a déclaré lundi à la MAP son épouse, Mme Sheena Chraïbi, précisant que "c'est très important qu'il repose dans son pays natal".

"L'Ecosse est mon pays de naissance mais le Maroc est mon pays de coeur. C'est très important que Driss repose dans son pays natal", a-t-elle dit, exprimant par la même occasion ses vifs remerciements à "tous les marocains et marocaines qui pensent en ce moment à Driss Chraïbi". Le défunt était parti en février au Maroc pour préparer un nouveau livre.

Mais l'enfant terrible de la littérature marocaine est décédé d'un arrêt cardiaque à l'hôpital de Crest sans en dévoiler la trame à ses proches. "Il a emporté son mystère. Driss disait souvent qu'il était un écrivain fantôme parce qu'il était insaisissable", raconte son épouse Sheena. "Il est mort paisiblement entouré de toute sa famille. Son fils aîné lui a lu des versets de Coran. C'est la meilleure fin qu'on puisse souhaiter pour lui", a-t-elle ajouté.

Rendant hommage à feu Driss Chraïbi, l'écrivain Tahar Benjelloun a salué la mémoire d'un homme "engagé et courageux qui a ouvert la voie à plusieurs générations d'écrivains maghrébins". "Il est le meilleur d'entre nous. Il a été notre maître à tous. C'est un grand écrivain qui a su mieux que quiconque témoigner sur sa société", a déclaré à la MAP Tahar Benjelloun, indiquant que le roman de feu Chraïbi "Le passé simple", paru en 1954, est "un chef d'oeuvre aussi important que l'Etranger d'Albert Camus".

Son autre livre "La civilisation, ma mère" (1972) est une "merveille d'intelligence et d'humour", a-t-il tenu à rappeler, ajoutant que "Driss Chraïbi est un maître et un ami, et c'est une grande perte pour la littérature et le Maroc". Pour Fouad Laroui, joint au téléphone à Amsterdam (Pays-Bas), "l'annonce du décès de Driss Chraïbi est un choc". "Je suis très triste. Mais il a eu une belle vie, une vie riche. Il était entouré de gens qui l'aimaient beaucoup".

"Il y a chez Driss Chraïbi presque un modèle de comment vivre sa vie dans la plénitude de la création, de la fantaisie, de la curiosité et de l'humour", a estimé Fouad Laroui, que le défunt considérait comme son "héritier" ou son "fils spirituel". L'écrivain Maati Kabal, qui vient de publier "Maroc, éclats instantanés", a pour sa part

salué en Driss Chraïbi son "immense don de conteur public" et rendu hommage à son "esprit libre et frondeur".

De son côté, Salim Jay, qui a évoqué l'oeuvre du défunt dans son "Dictionnaire des écrivains marocains", a insisté sur le "grand talent" de l'écrivain et sur sa "grande indépendance d'esprit". "C'était un homme dont le style était tout à fait personnel. On reconnaissait une page de Driss Chraïbi entre toutes. C'était un homme d'inspiration, de révolte et en même temps plein d'humour et d'attentions à la vie", a-t-il confié à la MAP.

Pour Salim Jay, Driss Chraïbi avait le "sens de la fantaisie et le goût de la liberté". "A ce titre, il restera un exemple et la plupart de ses livres ne vieilliront jamais", a-t-il souligné.

http://www.menara.ma/infos/includes/detail.asp?lmodule=Maroc&article_id=7434 (consulté le 03/04/2007)

Décès de l'écrivain marocain Driss Chraïbi

nouvelobs.com
03.04.2007 | 10:40

Figure de la littérature marocaine, il est décédé à l'âge de 80 ans dans le sud-ouest de la France.

Driss Chraïbi, figure de la littérature marocaine, est mort à l'âge de 80 ans, a annoncé lundi 2 avril l'agence de presse marocaine. Il était particulièrement connu pour ses écrits sur l'islam, le colonialisme et la condition des femmes au Maroc.

Driss Chraïbi s'est éteint dimanche soir dans le sud-ouest de la France, a précisé l'agence MAP.

Il était né en 1926 à El-Djadida, près de Casablanca sur la côte atlantique du Maroc. Il avait déménagé à Paris en 1945 pour y étudier la chimie et demeurait en France depuis lors. Il avait adopté le français comme langue d'écriture.

Driss Chraïbi a d'abord travaillé comme ingénieur chimiste, veilleur de nuit et ouvrier avant que sa carrière littéraire ne démarre en 1954 avec la publication de son premier roman, "Passé simple", composition autobiographique critique envers l'islam et la condition des femmes dans une société marocaine pleine de tabous.

"Trésor national"

Il a écrit 18 autres romans, la plupart traitant des problèmes du colonialisme et des souvenirs marocains de l'auteur.

"Il a été le premier écrivain que j'ai lu étant enfant, qui créait des personnages marocains crédibles", a déclaré l'auteure marocaine Laila Lalami, dont le livre "De l'espoir et autres quêtes dangereuses" décrit l'aventure des Marocains qui tentent la périlleuse traversée vers l'Espagne en quête de travail.

Chraïbi "était un trésor national et il va beaucoup nous manquer", a-t-elle ajouté.

L'écrivain avait reçu de nombreuses récompenses pour ses ouvrages au Maroc comme à l'étranger. Son corps sera rapatrié au Maroc pour y être enterré. (AP)

http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/culture/20070403.OBS0295/deces_d_e_lecrivainmarocain_driss_chraïbi.html (consulté le 03/04/2007)

Driss Chraïbi sera inhumé vendredi à Casablanca

Le Matin.ma

Publié le : 03.04.2007 | 10h19

MAP

Le grand écrivain marocain d'expression française, Driss Chraïbi, est décédé dimanche soir dans la Drôme (sud-est de la France), a appris l'agence MAP lundi auprès de sa famille.

La dépouille du défunt sera prochainement rapatriée dans son pays d'origine pour y être inhumée. Né en 1926 à El Jadida, feu Driss Chraïbi a été révélé par "Passé simple" (1954).

Après des études secondaires à Casablanca, il a fait des études de chimie en France où il s'est installé en 1945. Il a commencé par faire tous les métiers avant de devenir ingénieur. Driss Chraïbi a fait une brillante carrière d'écrivain (une quinzaine de livres).

Producteur à l'ORTF (Office radio et télévision française) à Paris, le défunt a également séjourné au Canada. Surnommé l'enfant terrible de la littérature

marocaine, plusieurs de ses dernières œuvres sont des romans policiers ou historiques.

Driss Chraïbi a reçu en 1973 de nombreux prix littéraires dont celui de l'Afrique méditerranéenne pour l'ensemble de son oeuvre, le Prix de l'amitié franco-arabe en 1981, le prix Mondello pour la traduction de Naissance à l'Aube en Italie.

<http://www.lematin.ma/Info/Article.asp?id=2686> (consulté le 03/04/2007)

Le grand écrivain Driss Chraïbi n'est plus

Bled.ma
03/04/2007

Le grand écrivain Driss Chraïbi, décédé dimanche soir à Crest dans la Drôme (sud-est de la France), "sera inhumé vendredi au cimetière des Chouhada à Casablanca près de son père", a déclaré lundi à la MAP son épouse, Mme Sheena Chraïbi, précisant que "c'est très important qu'il repose dans son pays natal".

C'est très important que Driss repose dans son pays natal", a-t-elle dit, exprimant par la même occasion ses vifs remerciements à "tous les marocains et marocaines qui pensent en ce moment à Driss Chraïbi".

Le défunt était parti en février au Maroc pour préparer un nouveau livre.

Mais l'enfant terrible de la littérature marocaine est décédé d'un arrêt cardiaque à l'hôpital de Crest sans en dévoiler la trame à ses proches. "Il a emporté son mystère. Driss disait souvent qu'il était un écrivain fantôme parce qu'il était insaisissable", raconte son épouse Sheena.

"Il est mort paisiblement entouré de toute sa famille. Son fils aîné lui a lu des versets de Coran. C'est la meilleure fin qu'on puisse souhaiter pour lui", a-t-elle ajouté.

Rendant hommage à feu Driss Chraïbi, l'écrivain Tahar Benjelloun a salué la mémoire d'un homme "engagé et courageux qui a ouvert la voie à plusieurs générations d'écrivains maghrébins". "Il est le meilleur d'entre nous. Il a été notre maître à tous. C'est un grand écrivain qui a su mieux que quiconque témoigner sur sa société", a déclaré à la MAP Tahar Benjelloun, indiquant que le roman de feu Chraïbi "Le passé simple", paru en 1954, est "un chef d'oeuvre aussi important que l'Etranger d'Albert Camus".

Son autre livre "La civilisation, ma mère" (1972) est une "merveille d'intelligence et d'humour", a-t-il tenu à rappeler, ajoutant que "Driss Chraïbi est un maître et un ami, et c'est une grande perte pour la littérature et le Maroc".

Pour Fouad Laroui, joint au téléphone à Amsterdam (Pays-Bas), "l'annonce du décès de Driss Chraïbi est un choc". "Je suis très triste. Mais il a eu une belle vie, une vie riche. Il était entouré de gens qui l'aimaient beaucoup".

"Il y a chez Driss Chraïbi presque un modèle de comment vivre sa vie dans la plénitude de la création, de la fantaisie, de la curiosité et de l'humour", a estimé Fouad Laroui, que le défunt considérait comme son "héritier" ou son "fils spirituel". L'écrivain Maati Kabal, qui vient de publier "Maroc, éclats instantanés", a pour sa part salué en Driss Chraïbi son "immense don de conteur public" et rendu hommage à son "esprit libre et frondeur".

De son côté, Salim Jay, qui a évoqué l'oeuvre du défunt dans son "Dictionnaire des écrivains marocains", a insisté sur le "grand talent" de l'écrivain et sur sa "grande indépendance d'esprit".

"C'était un homme dont le style était tout à fait personnel. On reconnaissait une page de Driss Chraïbi entre toutes. C'était un homme d'inspiration, de révolte et en même temps plein d'humour et d'attentions à la vie", a-t-il confié à la MAP.

Pour Salim Jay, Driss Chraïbi avait le "sens de la fantaisie et le goût de la liberté". "A ce titre, il restera un exemple et la plupart de ses livres ne vieilliront jamais", a-t-il souligné.

Né en 1926 à El-Jadida, feu Driss Chraïbi a été révélé par "Passé simple" (1954). Après des études secondaires à Casablanca, il a fait des études de chimie en France où il s'est installé en 1945. Il a commencé par faire tous les métiers avant de devenir ingénieur. Driss Chraïbi a fait une brillante carrière d'écrivain (une quinzaine de livres).

Producteur à l'ORTF (Office radio et télévision française) à Paris, le défunt a également séjourné au Canada. Surnommé l'enfant terrible de la littérature marocaine, plusieurs de ses dernières oeuvres sont des romans policiers ou historiques.

Driss Chraïbi a reçu en 1973 de nombreux prix littéraires dont celui de l'Afrique méditerranéenne pour l'ensemble de son oeuvre, le Prix de l'amitié franco-arabe en 1981, le prix Mondello pour la traduction de Naissance à l'Aube en Italie.

<http://www.bled.ma/Maroc-Le-grand-ecrivain-Driss-Chraibi-n-est-plus-actua433.html> (consulté le 03/04/2007)

Le Maroc pleure Driss Chraïbi

algerie-dz.com
lundi 2 avril 2007.
Synthèse de Rayane
D'après AP

Né au Maroc, l'écrivain Driss Chraïbi, connu pour ses écrits sur l'islam, le colonialisme et la condition des femmes au Maroc, est décédé en France à l'âge de 80 ans.

Driss Chraïbi s'est éteint dimanche soir dans le sud-ouest de la France, a précisé l'agence MAP. Il était né en 1926 à El-Djadida, près de Casablanca sur la côte atlantique du Maroc. Il avait déménagé à Paris en 1945 pour y étudier la chimie et demeurait en France depuis lors. Il avait adopté le français comme langue d'écriture.

Driss Chraïbi a d'abord travaillé comme ingénieur chimiste, veilleur de nuit et ouvrier avant que sa carrière littéraire ne démarre en 1954 avec la publication de son premier roman, *Passé simple*, composition autobiographique critique envers l'islam et la condition des femmes au Maroc dans une société pleine de tabous. Il a écrit 18 autres romans, la plupart traitant des problèmes du colonialisme et des souvenirs marocains de l'auteur.

« Il a été le premier écrivain que j'ai lu étant enfant, qui créait des personnages marocains crédibles », a déclaré l'auteure marocaine Laila Lalami, dont le livre « *De l'espoir et autres quêtes dangereuses* » décrit l'aventure des Marocains qui tentent la périlleuse traversée vers l'Espagne en quête de travail. Chraïbi « était un trésor national et il va beaucoup nous manquer », a-t-elle ajouté. L'écrivain avait reçu de nombreuses récompenses pour ses ouvrages au Maroc comme à l'étranger.

<http://www.algerie-dz.com/article9031.html> (consulté le 03/04/2007)

Parmi ses œuvres

Le Passé simple (Gallimard, 1954) : Un jeune Marocain s'oppose violemment à son père ainsi qu'aux pesanteurs de la société marocaine et part étudier en France. Ce roman qui stigmatise le poids de l'islam et la condition faite aux femmes. Ce roman très critiqué à sa parution en 1954 par les intellectuels marocains, mais bien accueilli en France est devenu un classique de la littérature marocaine du XXe siècle.

Les Boucs (Gallimard, 1955) : Un roman qui évoque la destinée d'un jeune émigré algérien en France, mêlant le thème de la révolte contre le père, le déracinement et une critique de la société occidentale.

L'Ane (1956).

De tous les horizons (1958).

La Foule (1961).

Succession ouverte (Gallimard, 1962).

Un Ami viendra vous voir (1967) Une réflexion sur l'amour et sur le couple.

La Civilisation ma mère !... (Gallimard, 1972) : L'éveil à la conscience politique d'une femme marocaine vivant à la campagne.

Mort au Canada (1975) : La vie passionnée d'un couple jusqu'à sa séparation violente.

Une enquête au pays (1981 - Point Seuil, 1999) : La résistance de villageois berbères du Haut-Atlas face aux représentants de l'administration marocaine dans les années 1960. Deux pays et deux époques se confrontent.

La Mère du printemps (1982 - Point seuil, 1995) : Une évocation romancée de la conquête du Maroc par des armées arabes à la fin du VIIe siècle.

Naissance à l'aube (1986).

L'homme du livre (1995).

L'inspecteur Ali (Gallimard) : Un roman policier où se confronte l'Orient et l'Occident à travers des protagonistes marocains et écossais.

L'inspecteur Ali à Trinity College (Denoël, 1995) : La mort suspecte d'une belle princesse marocaine, étudiante en Angleterre embarrasse Scotland Yard.

L'inspecteur Ali et la CIA (Denoël, 1996) : La cinquième enquête de l'inspecteur Ali le même à une satire de la société américaine.

Lu, vu, entendu (Denoël, 1998 - Gallimard Folio, 2001) : Une évocation du Maroc des années 1926 à 1947 à travers les yeux d'un adolescent qui découvre le monde, son Maroc natal, puis Paris où il poursuit ses études.

Le monde à côté (Denoël, 2001 - LDP, 2003) : une autobiographie

http://www.bibliomonde.com/pages/fiche-auteur.php3?id_auteur=97 (consulté le 12/12/2006)

Thèses sur Driss Chraïbi

- DEMULDER, Thomas. Révolte et quête des racines culturelles dans l'oeuvre de Driss Chraïbi et dans la peinture d'Ahmed Cherkaoui. (Mémoire de Maîtrise), Grenoble 3, 2000.

Texte intégral :

<http://www.limag.refer.org/Maitrises/DemulderChCh.PDF> (consulté le 13/12/2006)

- FOUET, Jeanne. Aspects du paratexte dans l'oeuvre de Driss Chraïbi. Besançon, 1997.

Texte intégral :

<http://www.limag.refer.org/Theses/Fouet.PDF> (consulté le 13/12/2006)

- HOUCHI, Tahar. L'éclatement du discours identitaire dans la littérature maghrébine de langue française. Le cas de "Mémoire de l'Absent" de Nabile Farès et de "La Mère du Printemps" de Driss Chraïbi (Mémoire de DEA). Lyon 2, 2001.

Texte intégral :

<http://www.limag.refer.org/Theses/HouchiDEA.htm> (consulté le 13/12/2006)

Le passé simple

par Driss Chraïbi



Gallimard
Collection Folio
avril 1986, N°1728, 6.25 euros
Première édition : 1954
ISBN : 2070377288

Un jeune Marocain s'oppose violemment à son père ainsi qu'aux pesanteurs de la société marocaine et part étudier en France. Ce roman qui stigmatise le poids de l'islam et la condition faite aux femmes. Il évoque les conflits de civilisation, les problèmes identitaires de l'individu formé par deux cultures... Autant de sujets qui reste d'une grande actualité à l'heure des migrations internationale, mais ce roman paraît en pleine période de lutte pour l'indépendance, il se verra accusé de faire le jeu du colonisateur.

Quatrième de couverture

« Lors de sa parution en 1954, ce livre fit l'effet d'une véritable bombe, tant en France qu'au Maroc qui luttait pour son indépendance. Avec une rare violence, il projetait le roman maghrébin d'expression française vers des thèmes majeurs : poids de l'Islam, condition féminine dans la société arabe, identité culturelle, conflit des civilisations. Vilipendé au début, commenté par des générations de lecteurs, il est enseigné depuis quelques années dans les universités marocaines. Dix-huit thèses de doctorat lui ont été consacrées à ce jour. » (présentation de l'éditeur)

Commentaires

« Le livre parut au moment où les Marocains luttèrent pour l'indépendance du pays. Les nationalistes reçurent très mal ce roman qui osait critiquer la société traditionnelle juste au moment où, au nom de cette identité nationale, arabe et musulmane, ils voulaient expulser la France du Maroc. Rebelle à tout, Driss Chraïbi continua son travail d'écrivain, sans concession, sans tendresse. Le livre fut interdit par les militants. On parla même de trahison. On lui reprocha d'avoir " fait le jeu des ennemis de la société marocaine ". » (extrait d'un article de Tahar Ben Jelloun, Le Monde, 14 janvier 1994).

« Driss Chraïbi entre en littérature avec fracas. Le passé simple (1954), dès sa sortie, fait l'objet d'une véritable levée de boucliers au Maroc. On reproche à l'écrivain d'avoir fait le jeu du protectorat en cette période mouvementée de l'histoire franco-marocaine. La critique française, en revanche, découvre un auteur original dont la plume, incisive et émouvante à la fois, annonce un écrivain de talent. Le roman raconte l'opposition d'un fils, formé à l'école française, à la tutelle d'un père féodal, " le Seigneur ", représentant d'une : théocratie musulmane. Des scènes, violentes parfois par leur charge affective et les traces qu'elles laissent sur un esprit

encore jeune, disent la contestation et la révolte avant le grand départ pour la France. Mais, curieusement, *Le passé simple*, malgré la vigueur de la critique sociale que le roman comporte, n'en appelle pas moins à un amour irrésistible pour un père que le héros découvre avec ses faiblesses et ses qualités d'homme dans les dernières pages de ce roman précurseur. Une écriture de facture classique alterne avec des introspections longues et travaillées et quelques dialogues dont Driss Chraïbi a le secret et qui chaque fois révèlent un sens de l'observation remarquable.

»

« Le roman combat avec force les pseudo-représentants de l'Islam mais il s'insurge contre les récupérateurs occidentaux. Il vante Hugo, Descartes et la culture française, mais le héros considère que les idées n'appartiennent à personne. Leur valeur universelle fait éclater les frontières et rend caduque l'appartenance géographique. En un mot, *Le Passé simple*, à bien le lire, est anti-manichéen et refuse les schémas préétablis. Le Seigneur, lui-même, si vilipendé dans le roman, retrouve au cinquième chapitre les caractéristiques d'un père avec ses défauts et ses qualités : Je lui avais pris la main et j'y écrasais mes lèvres. Je le sentais soudain proche de moi, perméable à la source et, dans cette souffrance plus sincère, plus complet, plus humain. Dans l'acte du baise-main, le héros retrouve le poids des traditions combattues mais aussi l'amour d'un père. La réception critique du *Passé simple* a donc été vite en besogne.

Les détracteurs n'y ont vu qu'un livre d'insultes, les tenants de la réhabilitation du roman, qu'une révolte caractérisée contre le féodalisme. Le roman est plus subtil et contredit les jugements trop rapides. » (deux extraits d'un long article de Mustapha Bencheikh Latmani sur Driss Chraïbi, dans *Littérature Maghrébine d'expression française*, 1996).

http://www.bibliomonde.com/pages/fiche-livre.php3?id_ouvrage=112 (consulté le 12/12/2006)

Driss et nous : questionnaire établi par abdellatif laâbi



souffles

numéro 5, premier trimestre 1967

Driss et nous : questionnaire établi par **abdellatif laâbi**

pp. 5-10

1. Driss Chraïbi, vous avez quitté le Maroc en pleine guerre et période coloniale. Quelles étaient à ce moment là, d'une manière générale, vos préoccupations ? Quelle était votre attitude vis-à-vis des problèmes socio-culturels et politiques de votre pays ?

Mes préoccupations à l'époque n'étaient pas totalement conscientes. J'étais un adolescent qui ne connaissais que deux mondes restreints : celui de la maison (pas de fréquentations, commandait le père) - et le monde du lycée. Mais voici : j'ai toujours été animé par quatre passions : le besoin d'amour, la soif de la connaissance lucide et directe, la passion de la liberté, pour moi-même et pour les autres ; et enfin la participation à la souffrance d'autrui. J'étais un fils de bourgeois, j'étais l'un des rares privilégiés qui pouvaient accéder aux études secondaires. Vous vous rappelez cette époque ? passons... Quand je rentrais du lycée, je voyais des gens assis, des gosses abandonnés à eux-mêmes, des gens qui attendaient on ne sait quoi... Moi, j'étais comme un petit singe, habillé à l'européenne, avec plein de mots et de phrases dans la tête. C'est de cette époque que date ma révolte. Elle a été souterraine pendant des années. Je me disais "Qu'avons-nous fait, nous marocains et arabes, pour avoir donné prise à la colonisation ?" Oui, je me disais : "Les ouvriers qu'employait mon père sur ses terres, ils bouffent un bout de pain." Et j'entendais mes frères dire : "Y en a marre, toujours les tagines." La révolte qui couvait en moi était dirigée contre tout : contre le Protectorat, contre l'injustice sociale, contre notre immobilisme politique, culturel, social. Et puis, il y avait autre chose : ma mère. Rendez-vous compte : je lisais du Lamartine, du Hugo, du Musset. La femme, dans les livres, dans l'autre monde, celui des Européens, était chantée, admirée, sublimée. Je rentrais chez moi et j'avais sous les yeux et dans ma sensibilité une autre femme, ma mère, qui pleurait jour et nuit, tant mon père lui faisait la vie dure. Je vous certifie que pendant 33 ans, elle n'est jamais sortie de chez elle. Je vous certifie qu'un enfant, moi, était son seul confident, son seul soutien. Mais que pouvais-je donc pour elle ? Il y avait la loi, il y avait la tradition, il y avait la religion. A genoux, mes frères. Ce sont des choses qui marquent, à tout jamais. J'ai tellement été marqué affectivement dès l'enfance qu'à dix-neuf ans je ne savais rien de la vie. Pas même qu'il pût y avoir une différence entre un homme et une femme. Voilà, monsieur Laâbi. Je suis parti pour partir, pour m'épanouir en dehors d'un monde fermé et sclérosé. S'il n'y avait eu que le Protectorat et le

colonialisme, tout eût été simple. C'est du coup que mon passé, notre passé, eût été simple. Non, monsieur Sartre, l'enfer ce n'est pas les autres. Il est aussi en nous-mêmes. J'ai dit ce qu'il fallait dire sur ce passé, atrocement, et je ne regrette rien. Mais peut-être aurais-je dû n'attaquer que les autres. Et hurler avec les loups, n'est-ce pas ?

2- Il a fallu, depuis votre départ, attendre plusieurs années pour que vous publiiez votre premier roman: "Le passé simple". Pourquoi ce cri de révolte, qui semble être un témoignage et une dénonciation de visu, a-t-il été si longtemps contenu ?

"Le passé simple" a été achevé en 1953. Il m'a fallu dix ans pour arriver au bout de ma révolte. Moi, je vais jusqu'au bout. Je n'accepte aucun compromis. Rappelez-vous la fin de ce livre : je partais en Europe à la recherche d'idées neuves, de révolution, de bombes... de quelque chose, n'importe quoi, qui puisse nous faire bouger. Dans les années 30 et 40, qui bougeait au Maroc ? hein ? à part quelques hommes conscients de l'idée de la Nation ? Les grands bourgeois ne faisaient rien. Le peuple se contentait de son sort. J'ai longtemps contenu ma révolte, n'importe quel médecin vous dira qu'il y a des individus qui ont des réactions lentes. J'en suis. Et puis, en 10 ans, j'avais amassé une somme d'expériences et de vie.

3. On vous a attaqué au lendemain de l'indépendance, pour les dénonciations et les choix que vous aviez faits dans ce premier livre. La chronologie de vos réactions nous paraît maintenant avec le recul être quelque peu ambiguë. On a notamment dit à un certain moment que vous aviez désavoué votre roman. Quoi qu'il en soit, le problème du "Passé Simple" mériterait, je crois, d'être définitivement et clairement élucidé.

Voici ce qui s'est passé pour les attaques. Un éditeur mange, gagne de l'argent. Il a fait paraître mon roman en pleine crise marocaine. Du coup, c'est la presse de droite qui s'en est emparée. La presse de droite française - et la presse de droite au Maroc, dirigée par des Marocains. Dois-je vous citer quelques noms ? J'ai connu un mendiant qui du jour au lendemain faisait l'aumône... Dois-je être plus précis dans mon allusion ? Oui, j'ai eu un moment de faiblesse, je l'avoue, quand j'ai renié "Le passé simple". Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'on put prétendre que je faisais le jeu des colonialistes. J'aurais dû tenir bon, avoir plus de courage. Mais je vous le demande : en 1967, est-ce que les problèmes posés par ce livre n'existent pas encore ? Rappelez-vous ce paysan sénégalais qui est allé dire au Président Senghor "Dites, monsieur le Président, quand est-ce qu'elle se termine, l'indépendance ?"

4- Il est devenu classique, en abordant "Les boucs", votre second livre, de parler de la condition des travailleurs nord-africains en France, de leur atroce déracinement et du racisme dont ils sont souvent l'objet. N'y a-t-il que cela ?

Il me semble, quant à moi, que ce livre, ne serait-ce que par son écriture si perturbée, a exprimé aussi un drame plus vaste, celui de votre génération, son exil. Qu'en pensez-vous ?

J'étais ingénieur-chimiste quand j'ai écrit "Les boucs". J'aurais pu me contenter de mon diplôme, gagner largement ma vie. D'un seul coup, j'ai tourné le dos à la chimie. Et, moi, fils de bourgeois, je suis descendu vers les travailleurs nord-africains. Avez-vous connu Nanterre des années 50 ? Avec eux, j'ai vécu. Non en témoin, mais l'un d'eux. Il fallait le faire. Il fallait jeûner, un Ramadan éternel...

Pourquoi j'ai fait cela ? Eh bien, je vais vous dire : en 10 ou 11 ans de vie en France, j'avais vu. Constaté. Nos âmes saignaient dans le pays de l'égalité, de la liberté, de la fraternité. Je vais plus loin : j'habite à Aubervilliers. Connaissez-vous Aubervilliers, la rue de la Nouvelle-France ? "Les boucs" sont toujours là, en 1967.

5. Dans "L'âne", vous restez encore attaché à une zone humaine et sociale déterminée, aire qui s'élargit cette fois-ci au monde arabo-musulman. De quelles données et situations de ce monde êtes-vous parti pour concevoir ce livre ? A ce propos, avez-vous ce que l'on pourrait appeler une "pensée politique" ?

Pour "L'âne", j'avais rêvé. Pendant des années. Peut-être ai-je pris mes désirs pour des réalités. J'avais tort. Je voyais l'ensemble du monde arabe et africain acquérir son indépendance. J'applaudissais à tout rompre. Des pieds et des mains. Je me disais, j'en étais si sûr : "Enfin, ce monde qui a souffert dans sa peau va apporter à l'Occident la vraie démocratie, des valeurs spirituelles qui lui manquent, la tolérance religieuse et raciale". Et puis, les indépendances ont eu lieu. J'affirme que, pour la plupart, elles ne sont que nominales. Dans "L'âne", je prévoyais cela, les luttes fratricides, l'impossibilité de constituer un bloc monolithique, la non-promotion sociale ici ou ailleurs, les régimes militaires, et cette espèce de socialisme de flics. Mais allons au fond et considérons ce qui nous occupe, à savoir la littérature - et l'art en général. La littérature, en cette époque de grandes options, doit elle aussi opter. Elle peut soit se faire l'instrument de l'infime minorité qui joue pour le plus grand nombre le rôle du Destin, en exigeant une foi avant tout aveugle, soit se mettre du côté du grand nombre et lui confier son destin. Elle peut livrer les hommes à l'ivresse, à l'illusion et au miracle. Elle peut accroître l'ignorance ou augmenter le savoir. Elle peut faire appel aux forces dont l'efficacité se révèle dans leur capacité de destruction, ou à celles qui s'avèrent constructives. Si j'ai une "pensée politique", c'est bien celle-là.

6. Vous m'avez dit vous-même que "La foule", votre quatrième roman, a été une farce. Comment expliquer ce démarquage par rapport à vos oeuvres précédentes ? On bien croyez-vous qu'il y ait continuité ?

Il y a continuité de mon oeuvre dans "La foule". C'est, si vous voulez, "L'âne" transposé dans le monde occidental. Et puis, au lieu d'être dramatisée, l'action est vue sous l'angle du grotesque. Il me faut, toujours, démystifier les statues et les héros. J'ai pris un chef d'État, je l'ai raccourci, 1 mètre 50 à peine. Je lui ai prêté des phrases textuelles de Qui Vous Savez. C'est en gros l'histoire d'un pauvre type à l'image d'une foule anonyme et sans grande ambition; il devient chef d'État. Et quel chef d'État ... pensez à Popeye. Le voilà donc dans son palais présidentiel en train de donner à ses sujets des... recettes de cuisine. Moi, je dis qu'on ne rit jamais assez

dans la vie. Il s'accroche au pouvoir, il est vissé sur son fauteuil, impossible de le "démissionner" .. il a toute la foule pour lui, une foule qui se reconnaît en lui.

7. Votre avant dernier livre "Succession ouverte" me semble être un dernier télescopage de la réalité marocaine, suite logique et tardive du "Passé Simple". Ce livre où vous ouvrez une succession a toutes les apparences d'un testament littéraire en ce qui concerne le choix de cette réalité comme source de témoignage et de création. Est-ce vrai ?

Non, pas de testament, surtout littéraire. Je vais vous expliquer : il m'a fallu 11 ans et 6 livres pour jeter un pont entre mon passé et ce que je suis actuellement. L'image du père a été acceptée, l'image du passé (il y aura fallu du temps), le passé a été démythifié, débarrassé de sa gangue, des idées reçues. Je l'ai enfin assumé. Et j'en suis plus paisible. Mais il m'a fallu livrer un long combat pour savoir qui je suis et ce que je suis et vivre en fonction de ce que je suis. Maintenant, j'ai d'autres sujets de préoccupation. Ma vie s'est divisée en deux périodes : 19 ans vécus au Maroc - 22 ans en Europe. Et il me semble que dans cette dernière tranche j'ai amassé pas mal d'expériences, dont il faut que je parle. Où est la défection, hein ? Plus tard, je reviendrai à la réalité marocaine et arabe. Notamment dans des livres de souvenirs. Mon horizon s'est ouvert, je ne peux pas le refermer.

8. En tout cas, "Un ami viendra vous voir", roman que vous venez de publier, s'enracine sciemment dans les problèmes de la société dans laquelle vous vivez à l'heure actuelle.

Vous avez parlé, à propos de ce livre, de préoccupations et de thèmes universels. Mais peut-on parler d'universalité lorsque les conditions que vous y circonscrivez semblent être spécifiques d'une forme de civilisation et d'une civilisation aux prises avec le despotisme des produits de consommation, avec une technique et mécanisation de plus en plus aliénantes, résultantes caractéristiques d'un long processus d'évolution qui ne concerne encore qu'elle pour l'instant.

Qui verrait dans le drame du bonheur, de l'amour et de la communication que vit l'héroïne de votre livre un quelconque écho de la condition de la femme marocaine, irakienne ou indienne par exemple ?

L'universalité risque à ce moment-là de n'être que l'universalisme envahissant d'une condition humaine restreinte.

Comment donc situer votre livre ?

Comment donc, vous restreignez "Un ami viendra vous voir". Libre à vous. Après tout, quand un livre est imprimé, je ne m'en occupe plus. Mais j'ai trop d'estime pour vous et votre revue pour laisser passer cette occasion de dialogue. Oui, la civilisation de consommation est spécifique à un Occident et à une Amérique à la recherche de leurs valeurs profondes. Mais nous tous du Tiers-Monde, ne nous dirigeons-nous pas allègrement vers cette forme de société-là ? Dans ce livre, j'ai donné l'exemple extrême d'une femme qui a toutes les conditions du bonheur et qui ressent un malaise profond. Mais dites-moi : la femme, où qu'elle soit, n'est-elle pas le dernier colonisé de la terre ? Surtout chez nous ? Y a-t-il un vrai dialogue entre un homme et sa femme ? La femme n'a-t-elle pas toujours été considérée comme une fonction ?

Se réalise-t-elle autrement que dans une ou plusieurs expériences amoureuses ? Et c'est cela qui est absurde, contre nature. Parce que l'homme oublie trop souvent que sa compagne est autre chose : et d'abord un être humain. Elle est la source même de la vie. Et on la compartimente dans son rôle de ménagère, d'épouse, de mère et de repos du guerrier. Autre chose, ami Laâbi : c'est surtout le tabou sexuel que j'ai dénoncé dans ce livre. J'affirme que la plupart des femmes dans le monde - une sur deux, disent les spécialistes - manquent d'amour parce que leur éducation, leurs parents et cette pseudo-liberté que l'homme leur octroie les nouent dès le départ. Je pourrais vous disséquer un cas clinique. Oh oui, l'homme ne sait pas aimer, même physiquement, et j'ai assez visité en blouse blanche des cliniques psychiatriques pour vous affirmer cela. Là, j'ai vu - cliniquement vu - une humanité marécageuse. N'est-ce pas "Souffles" qui disait récemment (je cite de mémoire) "Nous vivons encore une ère pré-humaine" ?

9. Vous avez été jusqu'à maintenant l'écrivain marocain d'abord, et ensuite peut-être l'écrivain nord-africain le plus attaqué, le plus controversé. Votre oeuvre a donné lieu à des polémiques qui ne vous ont pas laissé indifférent. Elles portent presque toutes sur les points importants suivants:

- dénonciations et choix contenus dans le "Passé Simple" comme nous l'avons dit précédemment.

- Problème de la langue d'expression.

- Problème de l'exil.

Pensez-vous avoir déjà répondu à tous ces problèmes posés ?

Compte tenu des objections et des méprises qui ne cessent de se manifester, pourriez-vous redéfinir encore point par point vos positions ?

Oui, j'ai été très attaqué. La plupart du temps, je n'ai pas répondu. Je ne sais pas répondre aux insultes. Mais je me réjouis d'avoir troublé les consciences. Et vous, dans votre revue, ne faites-vous pas la même chose, ou à peu près ? Alors ? Quant au problème de la langue et du bilinguisme, je vous renvoie à votre étude du numéro 4 de "Souffles". Excellent.

10. Pensez-vous que la littérature nord-africaine d'expression française ait été dans une fausse situation par rapport à la littérature française ? Quelle place pourrait occuper cette littérature au sein de la littérature arabe ?

Je n'en sais rien. Je parle en mon nom, et non au nom de mes confrères.

11. Depuis le déclenchement des mouvements nationalistes en Afrique, un mouvement de pensée et de remise en question a ébranlé le Continent et aussi le Maghreb. Ce mouvement qui s'est effectué conjointement à la lutte politique visait la décolonisation culturelle, la refonte des anciennes structures ainsi que la reformulation du patrimoine et des réalités africaines propres, et ceci d'abord dans le contexte colonial, ensuite dans le contexte post-colonial. Comment vous êtes-vous situé et vous situez-vous par rapport à ce mouvement ?

J'ai été une sorte de franc-tireur, difficile à classer dans une catégorie définie.

12. Comment voyez-vous l'avenir de la littérature au Maghreb ? Qu'attendez-vous des jeunes écrivains de la nouvelle génération ?

Un combat d'idées, de faits, d'urgences - et non de mots ou de forme. Je suis sûr que les écrivains de la nouvelle génération prendront la relève et diront davantage - et mieux - que la vieille vague. Mais leurs écrits seront d'abord à usage interne, avec des maisons d'éditions nationales. J'espère qu'ils remettront n'importe quelle autorité en question. L'indépendance a été acquise, les années se sont écoulées depuis lors, et les nouveaux écrivains devront reconstruire. Mais la littérature de demain ne sera pas au seul usage d'une élite. Elle devra être totale. En attendant, depuis Paris, je suis prêt à aider, n'importe quel écrivain marocain.

<http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s5/2.html> (consulté le 12/12/2006)

Driss CHRAÏBI

Par Mustapha BENCHEIKH LATMANI

Driss Chraïbi est né en 1926 à El Jadida (ex Mazagan), il a fait ses études secondaires à Casablanca, puis est venu à Paris étudier la chimie. Il s'installe en France dès 1947. De son propre aveu, il fait tous les métiers, fréquente les travailleurs immigrés comme les intellectuels français et lit beaucoup. Son premier roman paraît en 1954. Le Passé simple est très bien accueilli par la critique française, mais au Maroc il fait l'objet d'attaques sévères de la part de certains intellectuels traditionalistes. La carrière littéraire de Chraïbi se poursuit brillamment et l'on retiendra de son oeuvre au contenu incisif la démarche d'un intellectuel au fait de l'actualité dont chaque livre est un questionnement nouveau. L'oeuvre de Chraïbi compte actuellement treize romans aux thèmes variés mais dont l'écriture, chaque fois, sait épouser les contours de son histoire pour la raconter tantôt sous la forme de la révolte et de la contestation, tantôt avec humour et beaucoup de verve. C'est probablement un des écrivains qui donne à la littérature marocaine de langue française son plus grand rayonnement.

Comme toutes les oeuvres abondamment étudiées, l'oeuvre romanesque de Chraïbi s'est très vite trouvée enfermée dans un certain nombre de clichés littéraires dont il devient difficile de l'en sortir. Non pas que ce qui a été dit sur le romancier et sa production soit erroné, mais dans la mesure où ce sont essentiellement des travaux universitaires qui font connaître les textes maghrébins, ceux-ci n'ont pas manqué d'être réduits parfois trop injustement à des images d'Epinal.

Lorsque la critique s'effectue à l'intérieur d'un dispositif fortement codifié, elle gagne probablement en rigueur mais elle perd en souplesse vis-à-vis d'une littérature en devenir et dont les auteurs, dans bien des cas, sont encore vivants et continuent d'écrire. L'institution littéraire a besoin de repères, de thèmes précis et uniques pour accrocher l'attention, arrêter des jugements, faire ressortir des qualités particulières car une opération de classification des auteurs est toujours implicitement et insidieusement en oeuvre. C'est dire la difficulté de la présentation d'un écrivain que l'on veut à la fois faire connaître et en même temps faire sortir d'une arithmétique littéraire qui ne consacre probablement pas toute l'ingéniosité d'une écriture toujours renouvelée.

Driss Chraïbi entre en littérature avec fracas. Le Passé simple (1954), dès sa parution, fait l'objet d'une véritable levée de boucliers au Maroc. On reproche à l'écrivain d'avoir fait le jeu du protectorat en cette période mouvementée de l'histoire franco-marocaine. La critique française, en revanche, découvre un auteur original dont la plume, incisive et émotionnelle à la fois, annonce un écrivain de talent. Le roman raconte l'opposition d'un fils formé à l'école française à la tutelle d'un père féodal, "le Seigneur", représentant d'une théocratie musulmane. Des scènes violentes parfois par leur charge affective et les traces qu'elles laissent sur un esprit encore jeune disent la contestation et la révolte avant le grand départ pour la France. Mais curieusement Le Passé simple, malgré la vigueur de sa critique sociale, n'en appelle pas moins à un amour irrésistible pour un père que le héros découvre avec

ses faiblesses et ses qualités d'homme dans les dernières pages de ce roman précurseur. L'écriture somme toute classique alterne avec les introspections longues et travaillées et quelques dialogues dont Driss Chraïbi a le secret et qui chaque fois révèlent un sens de l'observation remarquable.

Comme s'il fallait rétablir un équilibre précaire entre deux civilisations qui s'opposent mais qui sont condamnées à s'accepter, *Les Boucs* (1955) vient rappeler que l'Occident, comme le Maghreb, n'a pas encore mis en harmonie ses principes avec sa pratique sociale. Dans ce roman dur mais profondément humain, un intellectuel marginal interroge la vie de ses concitoyens en France et tente de décrire ce regard à la fois amer et pitoyable que porte sur eux une société trop tournée sur elle-même. Mais par-delà l'examen froid d'une situation terrible, *Les Boucs* reste un roman en quête d'amour et de réconciliation des hommes où qu'ils soient.

L'Ane (1956), *De Tous les horizons* (1958) et *La Foule* (1961): ces trois récits de Chraïbi dont il est difficile de déterminer le genre ont un point commun. La critique sociale est sortie du Maghreb pour chercher dans les problèmes de l'humaine condition probablement la vocation même de la littérature, qui est de s'interroger en permanence sur l'existence. Comme s'il s'agissait de lever un malentendu, Chraïbi, dans sa préface à *L'Ane*, écrit de manière prémonitrice: "Choisir? j'ai déjà choisi et je voudrais tellement n'avoir plus à le faire". Deux livres ont suffi à l'auteur pour se dégager des mirages des idéologies et des idées toutes faites. La référence à l'histoire se construit à partir d'une catégorie très générale de l'existence qui est la faiblesse de l'homme mais le désir de s'en sortir. Tous les personnages qui se battent contre cette faiblesse ne réussissent pas toujours à réaliser leur projet mais se battent tout de même. Le personnage de Chraïbi s'instruit alors par autrui et ne se connaît que parce qu'il apprend à connaître autrui. Dans la réflexion sur l'Autre, se développe la conscience de soi. Il faut pourtant se convaincre de l'idée que l'opposition Orient-Occident qui semble tenir sa légitimité de l'histoire, Chraïbi en fait porter la responsabilité aux hommes et à leur ignorance.

Succession ouverte (1962) raconte cette opposition mais en même temps stigmatise ses pourfendeurs. Ni rejet ni soumission ne sont de mise et déjà s'esquisse la quête éprouvante d'une authenticité sans cesse renouvelée qui refuse la facilité et les idées simplificatrices et commodes. Dans ce retour au pays natal l'écrivain renoue directement avec le souvenir d'un père à jamais gravé dans sa mémoire et en même temps redécouvre un pays que l'indépendance encore jeune n'a pas réussi à sortir de sa léthargie. En s'envolant pour la France, Driss, le héros, peut lire le message éternel que lui a laissé son père: "Le puits, Driss. Creuse un puits et va à la recherche de l'eau. La lumière n'est pas à la surface, elle est au fond, tout au fond? Partout, où que tu sois, et même dans le désert, tu trouveras toujours de l'eau. Il suffit de creuser. Creuse, Driss, creuse". Nul plus que ce livre ne renoue avec émotion le dialogue avec le père, momentanément interrompu à la fin du *Passé simple*.

Avec *Un Ami viendra vous voir* (1967), Driss Chraïbi préfigure le cycle de la réflexion de l'homme sur l'amour et sur le couple que *Mort au Canada* (1975) viendra compléter. Le roman étudie dans le détail l'évolution psychologique d'un personnage poussé jusqu'aux limites de sa résistance. Ruth bascule dans la folie, prise au piège dans un jeu auquel elle s'est complaisamment prêtée au début du roman. Encore

une fois Chraïbi sort du champ strictement maghrébin pour se consacrer aux problèmes éternels des hommes et des femmes que toutes les littératures du monde ont immortalisés. Ainsi est grande l'impression d'une oeuvre construite sur cette alternance oeuvre maghrébine - oeuvre tout court, comme si l'écrivain cherchait à échapper à toute réduction qui le confinerait dans un ghetto et limiterait la portée de sa création.

La Civilisation ma mère!... (1972) nous ramène au Maroc et raconte l'histoire d'une femme à la conquête de sa liberté. De la tonte du mouton aux réunions politiques en passant par l'apprentissage scolaire, c'est l'éveil d'une femme à la conscience qui est mis en relief et raconté par un narrateur vigilant observateur de cette mutation qu'il appelle de tous ses voeux. Elle préfigure des lendemains nouveaux dans un Maroc indépendant et qui se cherche encore. Ce livre pour la femme est aussi un hommage au père qui atteste sa transformation radicale à la fin du roman et démontre l'impossible changement politique sans une mutation dans les mentalités.

Puis Mort au Canada (1975) déplace le domaine de recherche du Maghreb vers l'Autre, le Canada, pour raconter une passion fulgurante qui naît entre un homme, Patrick Pierson, artiste, musicien de métier et Maryvonne, jeune psychiatre. La vie du couple évolue, de l'amour fou à la séparation violente, et trace un des problèmes essentiels de l'existence des hommes.

Dans ses trois derniers romans, Chraïbi s'attèle à une nouvelle tâche qu'il a patiemment préparée. Des problèmes individuels aux problèmes de l'existence de manière générale il tente à présent d'interroger des peuples pour dire à la fois le courage et l'abnégation de certaines minorités opposées au pouvoir central corrompu et arrogant. Dans l'humour, la caricature et l'ironie, *Une Enquête au pays* (1981) n'en dénonce pas moins une politique à courte vue héritée de l'ancien envahisseur auquel en un sens, on se substitue aujourd'hui. Pour la première fois dans l'oeuvre de Chraïbi, une région berbère occupe tout le roman et sollicite la compréhension du lecteur qui ne peut lui cacher sa sympathie. Les deux policiers représentants de l'ordre vont faire à leurs dépens l'apprentissage de la résistance des autres.

Le cycle se poursuit avec *La Mère du printemps* (1982) et *Naissance à l'aube* (1986), mais cette fois-ci on entre dans l'épopée et le mythe pour raconter par delà les conflits des civilisations et des hommes l'exigence d'amour et de pardon que toutes les sociétés à un moment ou à un autre de leur histoire exhument pour faire entendre une voix différente, travaillée par le temps et de lointaines insomnies de sages qui compensent l'ardeur guerrière de jeunes chefs militaires.

Un phénomène caractérise fondamentalement l'oeuvre romanesque de Chraïbi. Une dialectique serrée met en symétrie le premier chapitre du roman avec le dernier. Dans cette espèce de boucle qui se referme à la dernière page du livre, l'écriture de Chraïbi exprime presque ouvertement ce travail permanent de l'écrivain que la cohésion du texte préoccupe. Dans le souci d'atteindre cette oeuvre absolue et totale, l'accent est mis sur un effort de composition rare qui confère au texte sa relative autonomie et le situe en même temps dans le grand débat d'idées qui occupe la réflexion critique universitaire.

Dans *Le Passé simple* on pénètre dans la ferme puis dans le salon du bungalow. Mais si cet espace cadre semble, au fur et à mesure de la lecture, se rétrécir, en revanche, l'espace sujet, celui de la conscience du héros, se libère sensiblement de la tutelle du Seigneur. Il est impossible de lire ce chapitre sans songer au chapitre premier du roman. En effet, si au chapitre un, le retour à la maison s'accompagne d'une véritable descente aux enfers, au chapitre cinq le héros se libère victorieusement du pouvoir du Seigneur.

Entre l'entrée dans le fief du Seigneur au chapitre un et la sortie vers "la liberté" au chapitre cinq, une symétrie structure l'ensemble du roman. Dans les deux chapitres aussi, un face à face entre les deux opposants, le Seigneur et Driss occupe une place importante. Par un procédé de renversement, au chapitre cinq, le Seigneur perd son pouvoir et Driss échappe à sa tutelle. On entre dans le chapitre premier, on sort dans le chapitre cinq, à l'étroite rue d'Angora s'oppose une place dans un avion survolant pour la dernière fois Casablanca. A la descente s'oppose l'ascension, au bas, le haut, à Driss soumis, un Driss victorieux qui a soif de connaissances et de savoir.

C'est au dernier chapitre des Boucs que le lecteur apprend que Yalann Waldick, le héros du roman, vient de Bône et qu'à l'âge de dix ans, il y cirait des souliers. Ce dernier chapitre aurait pu être le premier chapitre du roman, mais en le situant à la fin du livre, le romancier a voulu insister sur la destinée tragique de ces jeunes maghrébins qui s'embarquent un jour sur un bateau en partance pour l'Eldorado promis. La fin du roman explique l'itinéraire de Waldick et montre combien entre le premier et le dernier chapitre du livre, un phénomène de cause à effet est en oeuvre. En différant l'information qu'apporte le dernier chapitre, le romancier montre à quel cercle vicieux et infernal est condamnée l'immigration maghrébine en France. Il montre par là l'implacable recommencement d'une singulière destinée collective. Le roman alors, par son écriture, tente de reproduire son contenu. Si le livre dit la misère et l'exclusion du maghrébin, il faut que l'écriture dise aussi l'isolement et la souffrance du héros. La technique est simple, en enserrant l'histoire entre deux chapitres qui s'interpellent mais que volontairement l'écrivain a placés aux antipodes l'un de l'autre, il exprime un effet de conséquence que produit l'un sur l'autre. Il revenait au romancier de montrer que cet enfant en France ne pouvait prétendre à une autre destinée que celle que le roman lui a tracée.

Dans *Succession ouverte* le chapitre qui clôt le livre à son tour renvoie au premier chapitre. Driss est venu, il a vu. Il décide de repartir, de reprendre l'avion qui l'a amené au Maroc. Là, il retrouve l'homme qui avait voyagé avec lui, la fois précédente. Le cercle est bouclé, nous revoilà au début du roman. Chaque fois, le romancier éprouve le besoin de construire une fin presque symétrique à l'ouverture, comme si par cette opération, il voulait clôturer l'espace fragile et singulier du livre.

Un Ami viendra vous voir s'achève aussi sur départ et une séparation:

Il partit une minute plus tard, dans la voiture de sport de Sylviane, sans valise, avec juste son passeport. Il y avait eu une décision à prendre et il l'avait prise, séance tenante. Pour l'amour de cette femme qui lui avait donné la vie (p. 208).

Il est ainsi fréquent que le roman de Chraïbi s'achève par le départ d'un personnage. Cette dialectique entrée/sortie témoigne de la spatialité dans le roman et montre combien à travers elle les personnages déterminent leurs actions. Le roman alors s'identifie à un objet que le travail de l'écriture polit au fur et à mesure, jusqu'à la dernière page, avant de l'abandonner au public. Par un va-et-vient incessant entre le recommencement et l'annonce d'une fin se construit une écriture de conteur. Il n'est pas étonnant que dans une telle structure, les personnages trouvent un terrain favorable pour exprimer leur individualité, dans le conflit, l'opposition et l'attrait de la différence.

De la même manière *Mort au Canada* interroge le chapitre premier. L'équivoque du père est levée mais des rapports nouveaux sont créés entre Dominique et Patrick.

En fait je suis à la recherche de la vie, en dehors de moi, de toute une vie qui m'entoure? Tu comprends? Il y a un mur et, dans ce mur, il y a un trou, si visible, si évident, qu'on en arrive à oublier l'existence du mur lui-même. J'ai été si heureux durant tout cet été! Je vais partir. Je reviendrai te voir, je m'occuperai de toi, je te le promets. Mais cesse de croire que je suis ton père (p. 197).

"Mes yeux s'étaient ouverts, je m'étais brusquement rendu compte que ta mère était, à elle seule, la conscience d'un monde inconscient" (*La Civilisation ma mère!...*, p. 174).

Sur ces mots débute le dernier chapitre de *La Civilisation ma mère!...* et l'on ne peut s'empêcher alors de revenir en arrière et de repenser l'activité de cette femme au début du roman. Que de chemin parcouru, que de changements imposés, pourtant par une implacable mécanique : le dernier chapitre est celui du père qui prend conscience à son tour et dans cette prise de conscience, subitement ouvre les yeux sur le sort de son épouse. En un sens ce dernier chapitre nous dit la supercherie d'une vie, telle qu'elle nous est racontée dans les premières pages du roman. Ici, le recommencement, le retour à l'ouverture est un retour sur le passé qui déclenche le processus de l'auto-critique et qui peut-être redonne espoir. Une femme, une mère s'est émancipée et pour mesurer le changement, il faut que quelque chose dans le récit de la fin dise la condition de la femme au début.

Nul roman, sans doute, ne marque mieux ce recommencement qui caractérise le dernier chapitre de l'oeuvre romanesque de Chraïbi, qu' *Une Enquête au pays*. Le onzième et dernier chapitre débute exactement de la même façon que le premier, mais les temps ayant changé, quelques attributs viennent attester que la fiction éprouve le besoin de s'appuyer sur le réel:

Le chef de police Ali arriva au village par une aube de septembre. Entre les hauts plateaux et les contreforts de l'Atlas, le ciel était une débauche d'émeraude, de turquoise et de rubis, où tournoyait un hélicoptère rugissant.

Le chef était à bord d'une Land-Rover munie d'un poste émetteur. Il était en mission officielle et il la menait ouvertement (*Une Enquête au pays*, p. 217).

Naturellement l'on songe ici au chapitre premier et l'on prend conscience du temps passé et de l'espace parcouru. Mais hormis des signes extérieurs et probablement une violence plus ouverte, c'est le recommencement d'une opération perpétuelle que

rien n'arrête et qui au fur et à mesure que les années passent, gagne du terrain et avance à visage découvert. Voilà bien un roman où l'on rit; mais ce rire est amer car sans cesse notre vigilance est interpellée pour constater que l'étau se resserre et que notre liberté étouffée n'a rien à envier à celle d'aujourd'hui. Message pour le moins inquiétant puisque le village a disparu et peut-être avec lui toute une résistance à l'oppression. C'est à travers un Aït Yafelman que longtemps après est reposée dans La Mère du printemps une question centrale que le premier chapitre résume en ces termes:

Et quand il ne subsistera plus aucun homme, aucune dent de mon peuple, toi tu subsisteras. Toi, ma terre. Personne ne te vaincra. Personne ne te fera mourir (La Mère du printemps, p. 43).

Celui qui parle est un Berbère aux prises avec des sentiments contradictoires, son attachement à la terre et à l'Islam et son refus de soumission à l'envahisseur. Le dernier chapitre du roman reprend cette interrogation inquiète:

Qui gagnera? Le Berbère ou le Musulman? moi ou moi? pour conclure! Et, au bout du temps, il y aura toujours la terre, la lumière et l'eau de mon pays (La Mère du printemps, p. 214).

Encore une fois, le dernier chapitre est venu confirmer la réflexion entamée à l'ouverture du roman et dire combien, ni le temps ni la coercition n'ont pu oblitérer la mémoire d'un peuple. Cette oeuvre qui, à son ouverture, dit sa fin et à sa fermeture son début, exprime un effort de construction et semble épouser une rhétorique qui mime une espèce de recommencement pépétuel sans que jamais ni l'espoir ni l'angoisse ne quittent l'être assoiffé de justice. En cela au moins, l'oeuvre de Chraïbi est fondamentalement traversée par une pensée arabo-musulmane qui peut magistralement concilier la désobéissance civile et l'obéissance spirituelle, au point que le pouvoir politique s'est confondu avec le pouvoir spirituel, rendant ainsi caduque toute forme de révolte.

Mais si l'oeuvre de Driss Chraïbi ne sacrifie jamais la fiction au profit d'un récit, peinture exacte et fidèle d'une société, l'histoire et la critique sociale ne sont pas purement et simplement oubliées. Bien au contraire, le roman peut-être le plus personnel de l'auteur, Mort au Canada, raconte davantage l'insoumission d'un être à la passion que la passion à proprement dit. En cela, l'ouvrage acquiert une dimension philosophique dans le sens où il réfléchit sur l'être et sa passion et malgré les coups d'éclat qu'impose la raison raisonnante comme seule issue possible. Bien sûr, le roman de Chraïbi ne revendique pas l'histoire mais il intègre celle-ci dans une fiction à la fois sensible, humoristique et provocante qui fait que l'oeuvre ne se donne jamais à lire de manière unidimensionnelle. Elle joue allègrement sur les réseaux de contradictions et semble toujours échapper au jugement dominant sans intégrer totalement l'univers bien pensant des minorités qui se trompent aussi. Une oeuvre inclassable, en quelque sorte, l'auteur n'est ni d'un côté ni de l'autre, il passe de l'un à l'autre avec une remarquable aisance. Le Passé simple déjà, rend perceptible cette problématique assez particulière à Chraïbi. Le roman combat avec force les pseudo-représentants de l'Islam mais il s'insurge contre les récupérateurs occidentaux. Il vante Hugo, Descartes et la culture française mais le héros considère que les idées n'appartiennent à personne. Leur valeur universelle fait éclater les frontières et rend

caduque l'appartenance géographique. En un mot, *Le Passé simple*, à bien le lire, est anti-manichéen et refuse les schémas préétablis. Le Seigneur lui-même, si vilipendé dans le roman, retrouve au cinquième chapitre les caractéristiques d'un père avec ses défauts et ses qualités:

Je lui avais pris la main et j'y écrasais mes lèvres. Je le sentais soudain proche de moi, perméable à la souffrance et, dans cette souffrance plus sincère, plus complet, plus humain. (p.224).

Dans l'acte du baise-main, le héros retrouve le poids des traditions combattues mais aussi l'amour d'un père. La réception critique du *Passé simple* a été vite en besogne. Les détracteurs n'y ont vu qu'un livre d'insultes, les tenants de la réhabilitation du roman, qu'une révolte caractérisée contre le féodalisme. Le roman est plus subtil et contredit les jugements rapides dont le prosélytisme final cache mal la faiblesse. Dans *Les Boucs*, si l'Occident est mis au pied du mur, le Maghreb n'en sort pas grandi qui fabrique ces affamés pour les envoyer chercher refuge ailleurs.

Mais ce roman fait date. Écrit en 1955, au moment où les pays de l'Afrique du Nord entament leur lutte pour l'indépendance ou y accèdent, l'ouvrage constitue une réflexion d'intellectuels sur le statut de l'immigration en France:

Je ne dirai jamais à ceux qui sont restés en Afrique mais que travaille comme un ténia le mirage de l'Europe, d'y expédier simplement leurs souliers: tout ce que peut faire un Bicot en Europe: marcher à la recherche du bonheur; non plus ne leur dirai qu'un palmier-dattier s'atrophie et y meurt beaucoup moins de gel que des restrictions: d'air, de vie, d'espace, de temps, de soleil, d'amour - tout comme un enfant de la terre fait de chair, d'os et d'instincts (et rien d'autre); ou qu'au préalable, ils y amènent leur moi, leur espace, leur soleil... ni que la propagande livresque, journalistique ou philosophique ne vaut ce qu'elle vaut: affirmation du doute - Non je ne leur dirais rien de tout cela (p. 97).

A partir des *Boucs*, la thématique de l'oeuvre romanesque de Chraïbi va offrir un large spectre, touchant du doigt tous les problèmes de l'heure: les luttes pour l'indépendance à travers les récits brefs et le masque des illusions, le retour au pays où, par-delà la mort, se poursuit le dialogue avec le père. Dans tous ces ouvrages l'histoire est à la fois présente et absente. Présente parce que cette époque a existé, ces problèmes aussi, parce que tout rappelle l'actualité du Maroc des années cinquante et soixante. Mais l'histoire cède le pas à la fiction, au récit riche en personnages dont la psychologie occupe une place importante.

Alors l'histoire se met au service des personnages et du récit et s'interdit d'apparaître sous la forme d'assertions véridiques pour cautionner une fidélité sans faille du roman au prétendu réel des manuels d'histoire. Ici la critique sociale est atteinte par l'entremise de l'humour, de la polémique et de la provocation. En d'autres termes, le personnage nourrit la critique, l'histoire n'étant qu'un ressort littéraire parmi d'autres. *La Civilisation ma mère!*... à son tour va s'attaquer à un des problèmes de l'heure: l'émancipation de la femme marocaine. Mais là aussi, si le thème invite à une prise sur le réel, le roman reste dans la littérature, usant de toute ses vertus pour que l'histoire racontée, par elle-même, produise des effets de réel.

Le recours à l'histoire événementielle est quasiment absent et le lecteur, dans l'aventure qui conduit la mère du héros de la tonte du mouton aux réunions syndicales et politiques, découvre, sans manuel, une tranche d'histoire contemporaine du Maroc, racontée à la fois avec tendresse et beaucoup de verve.

Elle a acheté un cartable, des livres, des cahiers, un plumier. Et elle s'est inscrite dans une école spéciale. Cours de rattrapage ou cours intensifs, je m'en souviens plus. (p.150).

Puis vint le roman d'amour. Mort au Canada va chanter à la fois la passion et son impossible permanence. Ici l'histoire est retrouvée dans le sens où l'amour est le problème de tous. Le problème du couple est posé:

Manger, manger, nos rapports sont en train de changer. J'ai peur. J'ai terriblement peur... Une sorte d'incompréhension disloquée barrait la route aux mots, les empêchant d'atteindre leur sens et leur souffrance, les dépouillait de toute émotion. (p. 145).

Mais ce roman porte encore les marques de celui qui le précède comme si l'un avait provoqué l'autre. En dénonçant les tabous sociaux et sexuels dans Un Ami viendra vous voir, Mort au Canada semble déjà être en gestation. Le premier, plus impersonnel, apparaît comme une préparation au second, plus personnel.

La trilogie, Une Enquête au pays, La Mère du printemps, Naissance à l'aube, met en scène la tribu des Aït Yafelman dans une zone montagneuse, le Haut-Atlas Oriental, qui compte parmi les principaux châteaux d'eau du Maroc. Pourquoi ce choix des Aït Yafelman? Il semble qu'ici, Chraïbi utilise l'histoire moderne du Maroc pour présenter une fiction qui évoque un passé plus lointain.

Lors de l'expédition de 1683-1684 menée par Moulay Ismaïl dans la région du Haut-Atlas, les guerriers du pays des Aït Yafelman apportèrent leur soutien au Roi. Dès lors, les tribus Yafelman, acquises à la cause makhzénienne par l'intermédiaire de Sidi Ben Yaquoub, vont être appelées à jouer un rôle stabilisateur qui sera déterminant lors des événements à venir. Chraïbi en l'occurrence utilise l'histoire à rebours pour rendre plus vivante la fiction et pénétrer davantage dans le mythe. On comprend alors la réaction des Berbéristes qui ne virent dans ces textes qu'un amusement sans importance. Si message il y a dans ces romans, il se situe à la jointure de la reconnaissance des Berbères par le pouvoir central et inversement, de l'acceptation par les Berbères de ce pouvoir. On ne refait pas l'histoire mais là où la justice est trahie il convient de confondre les tyrans.

Naissance à l'aube paraît en 1985. Certes l'Islam n'y est pas diminué mais la présence berbère et la lutte de ces habitants de la montagne pour la préservation de leur eau et de leur patrimoine culturel, en particulier de leur langue, est à bien des égards reconnue et soutenue. C'est d'ailleurs dans la reconnaissance des autres que l'Islam, selon l'auteur, peut s'imposer comme religion de tolérance. Chraïbi affirme qu'il est en train d'écrire un livre (roman) sur Mahomet. Jusqu'ici le projet n'a pas réveillé de vieux démons.

Mais l'actualité est trop riche en affaires littéraires devenues affaires politiques pour que l'écrivain se laisse naïvement piéger. Que vaut alors la littérature lorsqu'elle cesse d'être libre? Elle peut en tous les cas beaucoup, puisqu'une fiction fait et défait des relations diplomatiques. La question presque métaphysique que l'on posait à la littérature durant les années soixante: "Que peut la littérature face à un enfant qui meurt de faim?"[1] n'a pas plus sa raison d'être aujourd'hui. Par un curieux retournement d'histoire, l'étude de la littérature en soi et pour soi semble reculer pour qu'à nouveau l'idéologie et la politique s'emparent de la fiction. A-t-elle réellement jamais échappé à sa détermination historique? Certes non, mais chaque fois qu'une tradition universitaire semble définitivement s'établir, des voix légitimement nous rappellent que l'exigence heuristique ne souffre aucun carcan. C'est dire qu'une oeuvre romanesque comme celle de Chraïbi, sans jamais rompre avec la fiction et les artifices, trouve aussi dans l'histoire un terrain de prédilection. Du récit autobiographique à l'épopée, Chraïbi a construit une oeuvre fidèle, trop fidèle peut-être, aux préoccupations du moment. Rien ne la diminue pour autant, mais force est de constater que par-delà l'écrivain, l'horizon d'attente des lecteurs est devenu, par maison d'éditions interposées, une source d'inspiration à la fois commode, délicate et dangereuse.

[1] Jean-Paul Sartre, *Que peut la littérature?* (p. 209).

<http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/Chraibi.htm> (consulté le 12/12/2006)

L'inscription de l'antinomie dans un roman de Driss Chraïbi : préliminaires de lecture

**Samia CHEDLY,
Université Paris 13**

Ce travail est le résultat de quelques réflexions axées sur les principales unités signifiantes immanentes au roman de Driss Chraïbi, *La Civilisation, ma Mère !..* Nos réflexions ont essentiellement trait à une donnée majeure inhérente à ce texte, à savoir l'émancipation de la mère. Nous pensons en effet que cette donnée développée à travers le texte comme un projet réalisable puis réalisé et la donnée opposée coexistent dans la structure du texte de Chraïbi. C'est l'objet de la lecture que nous comptons présenter. S'il nous importe d'interroger de pareilles unités dans cette œuvre littéraire comme d'aller au-delà du décryptage du phénomène de l'antinomie, nous n'irons pas en revanche en amont du texte romanesque, tel que Jacqueline Arnaud l'avait pertinemment suggéré dans cette déclaration : "Il ne me semble pas gênant de déceler dans une œuvre des contradictions, un décentrement qui est le signe du renvoi, par-delà l'œuvre même, aux conditions de sa naissance, ou de sa "production", et aux conditions de ces conditions. "[1]. Nous ne dépasserons pas en fait le cadre du texte romanesque.

Où réside l'antinomie en question ? Découverte dans l'économie du texte conçu ici principalement comme le discours de deux narrateurs relatant l'émancipation de la mère, l'antinomie se lit aussi bien au niveau du récit-discours qu'à celui du récit-histoire. Cela dit, sans pour autant appréhender l'intrigue comme substance sémantique supposée véhiculer les messages du romancier, notre lecture l'interrogera exclusivement en tant que contenu du discours narratif. Aussi, l'antinomie constitue-t-elle en même temps un signifié et un principe générateur d'un éventuel signifié ou d'un ensemble de signifiés qui correspondent à la réaction finale du lecteur. Il est peut-être besoin de préciser en outre que l'émancipation de la mère sera évoquée comme signifié et l'instance narrative en tant que signifiant, au sens où celle-ci offre une lecture. Nous exposons d'abord la première donnée inscrite dans ce roman de Driss Chraïbi.

I. La libération de la mère

1. Le récit-histoire

L'intrigue comme contenu du discours narratif comprend des éléments apparemment espérés efficaces, c'est-à-dire capables de signifier la libération et la liberté de la mère. Nous employons les termes "libération" et "liberté" – termes présents dans le récit – car il s'agit bien ici de l'ensemble des actes de son émancipation puis de son état final d'individu libre couronnant sa progressive transformation. Ce qui fait que la structure du récit offre, à notre sens, deux schémas ponctués selon la répartition matérielle du roman. La première partie intitulée "Etre" présente la libération de la mère comme l'objet du désir des fils. Leur action libertaire, entre autres, y est ensuite un principe dramatique. La seconde partie surnommée "Avoir" inscrit la liberté de la mère en tant que signifié ayant pour support sémantique les propres actes de ce personnage devenant protagoniste à part entière. Le matériau constitutif de ces deux

axes diégétiques sous-tend bien entendu notre reconstitution des éléments structurant le récit.

1.1. L'action libératrice

Dans *La Civilisation, ma Mère !...*, l'intention des deux jeunes frères immanente à leur projet libertaire est essentiellement humanitaire, expliquée par un particulier amour filial. Mais elle s'explique également, et notamment du côté du fils cadet, par une impulsion, un invincible besoin d'agir, lu dans l'acharnement avec lequel il voulait transformer sa mère. Toujours est-il que cette intention est présentée dans le récit-discours plus que légitimée par la mère ayant découvert le monde extérieur. "Elle savait nos tentatives de la sortir surtout d'elle-même, de gratter la rouille à la recherche de l'âme, elle nous était reconnaissante de notre tendresse, ne demandait pas mieux que de grandir et de porter l'âge qu'elle avait" (p. 84).

La première ambition qui animait les deux jeunes frères était d'abord de libérer leur mère, non d'une persécution masculine qui n'est nullement mentionnée dans le récit, mais de l'espace étroit du domicile conjugal. Ainsi, lit-on dans la séquence narrative suivante cette ambition précédée d'une assimilation implicite de la condition de la mère à celle de l'équidé asservi par le père :

Et le cheval que je dessellais dans la remise attenante à la maison ne me regardait pas, ne regardait pas sa mangeoire : il pensait encore, penserait toute une semaine à ses frères les chevaux libres [dans la ferme de son père]. Je dis pourquoi pas ma mère. J'ai dit à haute voix, nuit après nuit, la tête dans mon oreiller : un jour les êtres humains aussi seront libres. Nagib ne disait rien : il buvait de la bière avant de s'endormir (p. 62-63).

Dialogues et énoncés narratifs se chargent de rendre compte du premier événement relatif aux actes de la libération physique de la mère sortie de la demeure de son époux sans voile, dans une robe moulante choisie et achetée par les deux fils et qui leur fait brusquement découvrir "des jambes élancées, une taille fine, des hanches, une poitrine – toutes choses qui dans ces robes ancestrales, et surtout dans celles de sa confection, avaient été jusqu'à présent couvertes d'ignorance et de silence" (p. 63). L'émancipation de la mère débute par conséquent par l'épanouissement de son corps dans la clarté et l'éclat de sa féminité puis par le mouvement, le déplacement dans l'espace ouvert de la ville que la parole des personnages/actants et celle du narrateur explicitent.

– Oui, dis-je, nous t'avons préparé une petite surprise : tu vas sortir avec nous.

– Mais... Mais ce n'est pas possible..

– Si, c'est possible, dit Nagib avec tendresse. Qu'est-ce que tu crois donc ? Pourquoi t'avons-nous acheté cette belle robe, hein ? Et ces jolis souliers, hein ? Allez, mon petit frère, prends-la par un bras, je me charge de l'autre. Tu y es ? Un, deux, trois, partez !

Nous l'entraînâmes le long du vestibule. (p. 65).

La suite de l'échange verbal empreint d'humour des personnages masculins et leur première action libératrice se font simultanément. "Nous ouvrîmes la porte et fûmes dehors d'un bond, soulevant notre mère tel un manifestant en rébellion entre deux

agents du maintien de l'ordre" (p. 66). A la protestation plaintive de la mère sortie contre son gré de sa maison qu'elle n'a auparavant jamais quittée et craignant la colère maritale, le fils aîné réplique :

– Et bien, dit Nagib en éclatant de rire, ça va changer. Tourne le dos à cette vieille maison et à ce passé croulant ! Marche, marche donc ! Regarde autour de toi, ouvre les yeux que Dieu t'a donnés le jour de ta naissance. Ce monde est à toi aussi. Il fait beau, n'est-ce pas ? Dis, petit loustic ! (p. 66).

D'autres énoncés narratifs annoncent par la suite la continuité de l'acte émancipateur. "Pour sa seconde sortie, nous l'emmenâmes au cinéma" (p. 77). Puis "ce fut le bal où je l'entraînai valser un soir à la mode d'Occident, couronnée de fleurs de bigaradier" (p. 87).

Après la libération physique de la mère, les deux fils ont entrepris aussi bien une action instructive qu'un soutien affectif, afin de l'aider à acquérir véritablement son indépendance. La libération intellectuelle se poursuit avec une initiation à la connaissance du monde et de soi-même. Le procédé est de prime abord suggestif. Une énumération d'affaires scolaires suivie d'une démonstration de méthodologie et d'une phrase nominale désignant finalement la matière étudiée indiquent l'enseignement de la langue française. "Avant la grammaire, la culture et les lois sociales" (p. 88). Les supports sémantiques sont toujours des énoncés narratifs. "Je lui appris les dates, les traités, les grandes batailles" (p. 88), "Je lui appris son corps." "Tabous, pudeurs, hontes, je les mettais à bas, voile après voile" (p. 89). Le fils cadet porte sa mère à réfléchir sur sa condition. "Jour après jour, je l'amenaient à remettre en cause son propre passé. Partie de là, si elle pouvait le faire craquer, sa myopie intérieure deviendrait une vue de lynx, critique. Peu m'importaient les conséquences : je l'aimais. Elle se débattait et je ne lui laissait pas un moment de répit" (p. 90).

Nagib, le fils aîné, soutenait l'action instructive de son frère en assumant le rôle de l'adjuvant par ses interventions humoristiques propres à détendre l'atmosphère avant de participer à cette action. Devenu trésorier et chauffeur de sa mère et de son frère, puis garde du corps de sa mère, il les conduisait à travers la ville, dans des tavernes, bouges, plage, casinos, taudis. Il a expliqué à sa mère dans un garage les rudiments de la mécanique, dans une centrale électrique la fabrication de l'électricité et enfin lui a fait visiter un studio de la radio d'Etat et lui a présenté le speaker. Les deux frères lui ont par ailleurs appris à distinguer les billets de banque. Jusque-là, l'entreprise des deux fils a été donc de disposer leur mère à se frayer une voie vers son être-propre ainsi que vers le monde extérieur. L'aboutissement de leur entreprise qui reste implicite dans ce texte de Chraïbi est donné à lire dans l'action de la mère.

1.2. Les signes de la liberté

L'action et la prise de la parole sont posées comme les plus importants signes de la liberté de la jeune femme. Après le départ de son second fils, elle s'est promptement appréhendée en tant qu'individu aspirant à un mode de vie autre que celui imposé par la société traditionnelle. A un moment donné de l'histoire, lorsqu'elle commence à se prendre en charge, elle pense à la situation de son pays et dirige même pendant la Deuxième Guerre mondiale une foule de manifestants revendiquant

l'écoute des belligérants et leur droit à la liberté. Le personnage de la mère prend toujours l'initiative, décide en toute autonomie et participe après l'Indépendance à l'action socio-politique en tant qu'auditeur critique. Elle écoute les politiciens, les interrompt, va directement au but et aime qu'ils en fassent autant. Femme d'action, elle se sert des deux valeurs performative et pragmatique du langage. A titre d'éducatrice, la jeune femme s'assigne des rôles pédagogiques et entreprend de réaliser un projet social en commençant par instruire ses semblables. Elle anime des groupes d'études qui traitent des sujets ayant trait à l'instruction et l'émancipation de la femme et apprend à ses consœurs et même à un nombre restreint de maris nouvellement solidaires la réflexion, la perspicacité et la prise de parole efficace. "[Elle] distribue des encouragements, des notes, des blâmes pour sujets bâclés" (p. 165). Elle met de la sorte en application des principes qu'elle a appris : la liberté des femmes, leur instruction, leur participation à la vie politique, à la compréhension de leur condition de femmes asservies. Aussi, prend-elle en toute indépendance la décision de partir en France. Ainsi, le niveau diégétique donne-t-il à voir des possibilités données au personnage féminin. Il est le principal actant qui, pour citer Anissa Benzakour Chami, "fait le récit [...], provoque les événements, décide pratiquement de l'action et de la tournure du drame [...], et accule les personnages masculins à prendre une position claire "[2].

La parole des personnages véhicule également le sens de l'indépendance de la mère. Il s'agit, à titre d'exemple, du discours d'un personnage interlocuteur du protagoniste ou du personnage/narrateur tel que le professeur d'histoire qui dit à Nagib :

Oh ! Elle est studieuse, vive, très douée. Elle a du charme et la joie de vivre, mais je préférerais des cancre, à tout le moins des élèves moyens. Vous comprenez, mon cher monsieur, chaque fois que je la vois entrer et s'asseoir au premier rang, j'ai la terreur qu'elle ouvre la bouche. Oui, monsieur, j'ai la terreur qu'elle me pose des questions (p. 158).

Le narrateur rapporte également les fragments du discours final du professeur manifestement résigné. "Nous avons trinqué à l'amitié, à la Libération, aux "problèmes du corps enseignant", à "la nouvelle génération à l'avant-garde de laquelle marchait madame votre mère" (p. 159). Le témoignage de l'époux constitue, quant à lui, une confirmation décisive de la transformation et de la maturité de son épouse émancipée :

Elle s'est mise à tout bouleverser partout où elle passait. Et les gens venaient se plaindre d'elle, attirer mon attention sur ce qu'ils appelaient ses folies. J'ai refusé de les écouter. [...] Ils ressemblent tant à l'homme que j'étais auparavant. J'ai essayé de la comprendre, elle. Et c'est elle qui m'a montré la voie. Quand elle entre maintenant dans cette maison, je me lève aussitôt et ce n'est pas seulement une femme nouvelle que je vois devant moi mais, à travers elle, un homme nouveau, une société nouvelle, un monde jeune et neuf (p. 174).

Dans la prise de parole, la spontanéité de la mère la prédispose à s'affranchir promptement et sans peine aucune. Aussi, fait-elle montre d'une étonnante latitude. Elle n'hésite pas à se dresser debout sur son siège et à répondre du tac au tac à la voix masculine indignée au fond de la salle du cinéma. Son discours (p. 79) intègre

insulte, moquerie et indignation, qui sont les expressions d'un grand détachement et d'une extrême indépendance psychologique. Ainsi, sa prise de parole en vue d'agir sur son interlocuteur et l'expression spontanée de sa colère au sein d'une microsociété masculine confirment bien son indépendance. Il n'en va pas autrement pour sa prise de parole en relatant dans un lieu public sa propre version de l'histoire du film, puis en répondant spontanément à un homme étranger.

Le discours de son mari, "Depuis quelque temps, tu as adopté un langage bizarre, un comportement insolite. Je ne te reconnais plus, je ne te comprends plus" (p. 128), révèle la valeur pragmatique du langage inédit adopté par l'épouse. L'action de libération de la mère était effectuée dans la clandestinité. Afin de "régulariser" sa situation et établir son statut de femme libre, celle-ci récuse la tutelle maritale. "Non, monsieur, non : mes désirs n'étaient pas exaucés. Ils étaient prévenus. Ils étaient les tiens. Maintenant, si tu ne comprends pas, je suis prête à passer à travers le chas d'une aiguille. C'est difficile, dis-tu ? Impossible ? Peut-être, mais je peux le faire. Je peux tout faire" (p. 129). Ainsi, inscrit-elle son discours dans une situation de communication libre.

Dans *La Civilisation, ma mère !...*, parole des personnages et discours narratifs structurent par conséquent le signe et participent à bien des égards à la signification de l'émancipation de la femme. Il est toutefois un réseau d'unités sémantiques qui trouble et l'action libertaire et l'image de la femme libérée.

2. Le récit-discours

Le discours narratif véhicule l'action libératrice des personnages des frères et se révèle à même d'affirmer et de commenter la liberté de la mère. Nagib, le second narrateur écrivant s'adonne à des commentaires nullement érudits [3], se présente comme le témoin des initiatives de sa mère et surtout dit sa passivité de fils exécutant à la lettre les ordres de sa mère. Les énoncés qui confèrent au protagoniste le "contenu", au sens de Bakhtine, d'un personnage libre sont principalement :

1. Les énoncés narratifs et suggestifs qui renvoient à ses gestes libres tels que : "[elle] se déplaçait sur la pelouse avec la légèreté d'un fantôme, vers le petit ruisseau" (p. 68) ou "et ma mère se déchaussant et dansant en soliste ses propres danses" (p. 87). Ou encore cet énoncé : "Maman avait levé le bras (...) et moi mon drapeau immense : la marée humaine monta vers la villa" (p. 123).

2. Les énoncés descriptifs et narratifs qui représentent le comportement du protagoniste, et notamment ses actes, comme l'attribut d'un individu affranchi : "elle entra pieds joints dans la société de consommation et fut une consommatrice anarchique. Elle acheta n'importe quoi. Tout ce qu'elle ne connaissait pas" (p. 94-95).

3. Les énoncés relevant des commentaires ou des réflexions du narrateur tels que : "Ces femmes-là et surtout ma mère – ma mère ! – représentent une force capable de triompher sur un ring en deux rounds, j'en ai eu la révélation ce jour-là" (p. 124).

II. La dépendance

La texture de *La Civilisation, ma Mère !...* implique des unités signifiantes allant à l'antipode de la représentation d'un protagoniste libre. Ces unités sont à même d'entraver la consolidation de l'effet-personnage émancipé. De quel type d'unités s'agit-il ? L'antinomie me semble régir, d'une part, les unités qui donnent aux personnages des fils le contenu de personnages protecteurs, de destinataires et, d'autre part, les unités signifiant la liberté du protagoniste.

1. L'intrigue

1.1. Des libérateurs protecteurs

L'attitude et le comportement des personnages déterminent le type de rapport entretenu avec le personnage de la mère. Ce qui révèle l'antinomie au sein des personnages perçus comme des personnages cognitifs, "doté[s] d'une conscience "[4], c'est leur comportement avec la mère qui trahit leur attitude protectrice, leur tutelle intériorisée. Ainsi, la contradiction réside dans le rapport régi par deux niveaux : le niveau latent qui correspond à l'attitude mentale (la protection) et le niveau patent qui correspond au comportement (la libération). A son insu, le "petit loustic" met sa mère sous la tutelle de son frère Nagib. La mise sous tutelle est formulée en cette adresse directe voulue rassurante pour la mère : "Nagib restera avec toi, il s'occupera de toi. Il a abandonné ses études, il ne peut pas venir avec moi en France" (p. 98).

Quant à Nagib, personnage libérateur dans la première partie du texte, il est certes dans la seconde partie un personnage adjuvant mais remarquablement contradictoire. Son attitude mentale et son sentiment de protecteur y atteignent leur paroxysme et suscitent même l'indignation de la jeune femme. Outre son intervention pour défendre sa cause devant son mari, son amour filial frise l'amour possessif le plus contrariant. La mère ne tarde pas à exprimer son extrême gêne devant l'excès de tendresse de son fils aîné. " – Je t'admire", lui dit celui-ci. " – Je n'ai pas besoin d'être admirée, mets-toi ça bien dans la tête", lui répond-elle (p. 167). De plus, les tendres propos du personnage de Nagib suivis du discours humoristique du narrateur émis à la fin du récit " – T'en fais pas, petite maman [...]. Nous étions l'un et l'autre des adultes en chair et en os et nos voix étaient de bois" (p. 179) disent comme une incrédulité de cette maturité qui semble être inconsciemment contestée. Le fils continue par ailleurs à vouloir assister sa mère et à lui imposer sa compagnie au bord du navire à destination de la France. Voici son explication : "Tu comprends, petite mère ? Peut-être dans ce monde inconnu vers lequel tu te diriges aurais-tu besoin de moi un jour.." (p. 180).

Le contenu diégétique implique-t-il alors une concrète reconnaissance de la véritable émancipation de la mère ? Anissa Chami, dans son article "Les femmes, un simple thème dans l'écriture chraïbienne ?", a écarté toute réponse affirmative : "Seules la prise de conscience de la mère et son instruction constituent une évolution importante, le reste n'est qu'illusion. Le fils fantasme la mère comme une enfant irresponsable. C'est un fait nouveau mais en même temps, cette femme-enfant – connotée positivement – représente l'éternelle mineure. La libération de la mère reste illusoire "[5]. Manifestement, cette lecture thématique voit dans l'attitude du

personnage masculin vis-à-vis de sa mère un obstacle entravant la signification de la liberté de la femme.

1.2. Une libérée enchaînée

Comment le protagoniste appréhende-t-il sa situation, sa condition ? Comment sa conscience de son état de femme libre est-elle présentée dans le récit ? L'incapacité de parler d'elle-même et de ses aspirations, ses sentiments de contraintes et son rapport à l'écriture sont autant d'éléments qui affaiblissent l'effet de personnage affranchi.

Le passage du vécu à son expression est une importante étape vers la reconnaissance de soi, la revendication d'être reconnu par autrui. Toutefois, la fin du roman présente une femme encore incapable de traduire ce qui agite son âme et ce qu'elle a envie de faire pour s'accomplir en tant qu'individu actif, et ceci malgré son instruction et les diplômes qu'elle a remis à son mari avant d'annoncer son départ. Écoutons-la parler d'elle et de son fils résidant en France :

Ce que je voudrais, c'est ce que je me suis acharnée à faire, c'est le rattraper. Oui le rattraper, rattraper sa jeunesse, son enthousiasme, être à ses côtés quand demain sera peuplé de jeunes et que les vieux seront à la retraite. Bâtir avec lui, faire quelque chose de ma vie... Oh ! Je ne sais pas m'exprimer... c'est là, au fond de moi, je le sens... Allez-vous-en ! Laissez-moi travailler. (p. 155).

Elle n'est pas en mesure de parler longtemps d'elle-même. Aussi, sommes-nous interpellés par le sens et la valeur de tels propos dans la bouche d'une femme supposée être émancipée. Ne dit-elle pas ainsi son immaturité, son incapacité d'agir en toute autonomie et donc sa dépendance par rapport à l'homme que représentait ce fils parti en France ? Pourquoi cette idée de ne pouvoir se trouver une raison d'être qu'en étant à ses côtés et qu'en construisant l'avenir avec lui ? Et finalement ce départ inopiné en France en quête de nouveaux horizons, ne confirme-t-il pas la fermeture des horizons originels devant cette femme et par conséquent une réelle entrave à sa liberté ?

De plus, à interroger toujours la fin du texte romanesque de Chraïbi, le discours narratif offre l'illustration d'une femme consciente des nouvelles contraintes qui bouchent son horizon, de ses limites et en quelque sorte d'un être en proie à la désillusion. Devant sa découverte des contraintes socio-politiques, elle se brouille avec les politiciens, s'enferme dans sa maison puis décide de partir. "Elle se brouilla avec les démocrates, les conservateurs et ceux qu'elle appelait les 'progressistes à hue et à dia.' Très poliment, sans trop d'éclats" "Ma mère resta là, avec ses idées, son ardeur, sa soif de vérité pour elle toute seule. Ses paupières devenaient dures et ses yeux étaient de plus en plus secs" (p. 178).

Il est dans le texte de Chraïbi des données qui disposent le personnage de la mère à assumer le rôle de l'écrivain. Outre sa capacité de lire et d'écrire, le texte dit par le dialogue suivant sa possibilité de correspondre avec son fils cadet. La mère promet à son fils avant qu'il ne parte de répondre à ses lettres. "Et puis je t'écrirai tous les jours. Et tu me répondras tous les jours, dis ? – Oui. Oui" (p. 98). La seconde partie du roman renferme le même type de rapport d'énonciation mais avec la substitution

de l'éventuel destinataire (la mère) au profit d'un personnage témoin (Nagib) derrière lequel le protagoniste substitué est placé à titre de lecteur [6]. Nagib se présente en effet comme l'auteur implicite du texte dans lequel il installe sa présence en renvoyant son lecteur (son frère exilé) au rôle d'auteur qu'il s'attribue, à l'acte d'écriture qu'il réalise et en quelque sorte à celui du porte-parole du personnage de la mère : "Je me fais l'interprète de maman : [...]. Elle est ici, derrière moi, lisant par-dessus mon épaule. Elle te pose une question : veux-tu que je t'envoie une demi-douzaine de babouches ? Réponds. C'est urgent pour tes pieds". D'emblée, le discours de Nagib, le personnage, succède brusquement à celui du narrateur, dit l'acte scriptural, implique un auteur et définit le genre de texte en instance d'élaboration (la lettre) : "Allez maman, laisse-moi écrire à mon petit frère, va te reposer un peu !"

Ainsi, à la suite d'une incontournable lecture rétrospective visant la fin de la première partie, l'unité narrative qui signifie l'engagement entre un éventuel couple de destinataire/destinataire (mère/fils cadet) s'avère dépourvue de corrélat dans le récit. Ce qui constitue en soi un détail extrêmement significatif, dans la mesure où il révèle une entorse. Celle-ci réside dans l'exclusion du rôle de personnage féminin écrivain. La prise du rôle de l'écrivain par un personnage autre que la concernée dit et la présence de l'écriture masculine et, paradoxalement, l'absence de l'écriture féminine. Autrement dit, si cette entorse signifie quelque chose, ce sera l'écartement de toute représentation de la femme comme sujet-écrivain dans l'univers romanesque. La femme n'y prend pas la plume pour raconter son histoire. L'écriture apparaît comme l'apanage du fils aîné/écrivain qui réduit ici sa mère à une simple lectrice de sa propre histoire. N'avait-il pas dit "Je me fais l'interprète de maman". Dans *La Civilisation, ma Mère !...*, la femme décrite comme libérée est donnée comme objet de lecture ou d'un pluriel de lectures.

Par conséquent, le récit de Nagib établit manifestement la complicité des deux frères plutôt que celle prévue ou attendue entre la mère et son fils résidant en France. Nagib destine à son frère un rapport détaillé sur la métamorphose de l'"être" pendant la phase de l'"avoir". La libération de la mère est ainsi présentée comme une affaire entre frères. Aussi, les personnages masculins intradiégétiques paraissent-ils d'autant plus intéressés par l'aboutissement de leur action libératrice que la relation qui les lie est une relation entretenue en réalité entre deux protagonistes à part entière, puisqu'occupant une grande place dans l'intrigue. Quant à la mère censée être la plus concernée par l'histoire de son affranchissement et par la correspondance avec son fils au sujet de cette histoire, elle est réduite à un objet d'écriture. Ce qui la représente dans la situation de femme passive, limitée à la fonction de lectrice assistant à l'acte de sa mise à l'écart et rivée au statut de protégée, de mère dont on célèbre fièrement la transformation à la manière dont des parents chanteraient le fruit de leurs efforts fournis durant des années dans l'éducation de leur enfant.

2. Un discours narratif réducteur

Tous les paramètres techniques participant de l'œuvre de Chraïbi ne donnent pas ouvertement l'illusion romanesque de l'émancipation de la mère comme acte des personnages masculins. Il n'en va pas autrement pour ce que Gérard Genette désigne par "les procédés de la régulation de l'information narrative"[7]. L'instance

narrative, principe qui participe indubitablement de la signification du texte, est un principe substantiel et agissant qui implique par conséquent une esthétique de l'effet. Cette instance qui conduit le récit est, à notre sens, un autre indice de l'antinomie dans *La Civilisation, ma Mère !....*

Assumée tour à tour par deux narrateurs intradiégétiques qui sont les fils de la concernée, la narration comme acte de parole suppose l'implication de différents partenaires (narrateur / narrataire-inscrit, narrateur-écrivain / narrataire-lecteur, etc.). La valeur pragmatique de la narration du premier narrateur correspond au procédé persuasif inhérent au discours-récit, procédé qui constitue en fait des éléments formant, nous semble-t-il, une antinomie. Le premier se situe au niveau de l'intentionnalité tenant de ce procédé persuasif. Le narrateur a tendance à confirmer l'action émancipatrice de la mère et à célébrer sa liberté. Paradoxalement, cette intention s'avère entravée par le mode mimétique, la narration et le type de focalisation qu'il opère. Ces trois éléments révèlent une attitude contradictoire chez le narrateur qui n'est pas ici, rappelons-le, un simple opérateur, d'autant plus qu'il engage un partenaire sur lequel il veut agir.

Comment le mode mimétique inscrit-il un élément révélateur de l'antinomie ? Le premier personnage met sa mère, à son insu, sous la tutelle du deuxième personnage. "Nagib s'occupera de toi" lui dit-il avant son départ. Rapporté par le narrateur, ce discours infirme l'attitude libératrice dont il a tendance à persuader son narrataire.

Etant en rapport de contiguïté avec le personnage de la mère, le second narrateur est d'abord un personnage écrivain et narrateur intradiégétique. En conteur passionné, il fait de la mère un personnage occupant un récit dont il tient toutes les ficelles. La narration comme acte de parole et instance participant d'une activité autobiographique a une valeur performative. Le personnage de la mère demeure paradoxalement sous la tutelle de l'instance narrative. Il est en cela dépourvu de la marque de son indépendance. Racontée, la mère semble là aussi comme ramenée à l'état d'objet, comme vouée à la passivité des enfants dont on célèbre fièrement l'éveil au monde, la transformation, les exploits, la brillance et l'intelligence. Ce qui fait que la narration en tant que pratique créatrice donne de l'épaisseur plus au personnage masculin, comme elle consolide plutôt la thèse de sa liberté.

La focalisation interne qui fait que l'univers appréhendé par le personnage de la mère est souvent raconté et décrit minutieusement par le narrateur garde ce personnage sous l'emprise d'un narrateur s'imposant comme intermédiaire, soucieux de le présenter conformément à son champ de vision et partant de l'astreindre à sa subjectivité. Il n'est alors que l'objet du récit narratif. C'est ce que révèle cette séquence descriptive mêlée de commentaires du narrateur/personnage évoquant ce qu'il croit être les impressions de sa mère découvrant le monde du dehors et qui ne sont que ses propres impressions :

Les couleurs sont trop vives pour elle et l'ont comme astigmatisée dès le coin de la rue, mais elle continue de marcher, mécanique et frémissante, tête haute et dos droit, posant un pied devant l'autre, l'un après l'autre, faisant face non à des humains et à leur ville tentaculaire, mais à une bande de lions surgis dans la réalité de son rêve. Et elle n'avait pas peur, allait au-delà de la bataille. Et les rumeurs du bazar

craquent au-dessus de sa tête avec orage, les mouvements de foules pleuvent sur elle comme une cataracte. Elle ne dit rien, elle marche. L'air de la liberté, un rayon de soleil tintant sur un plateau de cuivre, ce qui jadis a été, a pu être son moi, sont choses à percevoir doucement, timidement, sans hâte ni intensité (p. 67).

Et cette séquence de la page 68 : "Elle avait le regard étendu droit et loin devant elle, au-delà des massifs, des arbres et de l'horizon, derrière cet autre horizon qui s'était appelé son enfance. D'où elle avait émergé adulte à l'âge des jeux et des poupées".

Il y a là un glissement de la focalisation externe à la focalisation interne. Ici, le narrateur qui interprète l'évasion de la mère usurpe l'étendue de son regard, s'infiltré dans sa vision, conquiert son imaginaire au contact des premiers rayons de liberté. L'interprétation du regard que la mère porte vers l'horizon constitue en soi un illogisme qui crée l'élément antinomique relatif à son attitude persuasive. Rien en effet ne lui permet de deviner ses pensées les plus secrètes. Aussi, la description lyrique et poétique des éléments de la nature est-elle mise en symbiose avec les sentiments du libérateur.

III. La portée sémantique de l'antinomie

Que pouvons-nous finalement constater après la lecture de l'antinomie inscrite dans cette œuvre de Driss Chraïbi ? D'abord, force est de préciser que le décryptage de l'antinomie dépend du type de lecture ou du lecteur. L'antinomie plus ou moins lisible au niveau diégétique n'est pas automatiquement saisie au niveau de l'instance narrative et particulièrement la focalisation interne, vu la technique persuasive du narrateur qui oriente le lecteur vers les points forts qu'il veut spécialement lui communiquer. Le narrateur glisse ce qu'il pose comme les impressions de sa mère [8] entre des énoncés qui en décrivent le comportement et la démarche à travers la ville, mêle ses propres commentaires et réflexions à l'évocation des réactions physiques de sa mère et enfin donne l'impression de seulement rendre compte objectivement de ses émotions et de ses perceptions. Cet enchevêtrement des procédés voile la subjectivité du narrateur et persuade le lecteur d'un discours narratif centré sur la mère libérée.

La tonalité joviale et la parole des personnages traduisent par ailleurs leur bonne intention. Ce qui attendrit le lecteur extra-textuel, suscite sa sympathie et crée sa coopération intellectuelle. Dès lors, le lecteur approuve l'acte bienfaiteur de ces personnages masculins et ne se rend pas compte des éléments antinomiques. Le plaisir du texte prétexte au rêve l'emporte sur le plaisir du rationalisme, et c'est peut-être tant mieux pour ce type de lecteur [9].

La découverte de l'antinomie constitue ensuite une des lectures constructives dans laquelle des données très précises sont un potentiel de signification. C'est ainsi que, en partageant cette conviction de Roland Barthes "[...] quand bien même un détail paraîtrait irréductiblement insignifiant, rebelle à toute fonction, il n'en aurait pas moins pour finir le sens de l'absurde ou de l'inutile : tout à un sens ou rien n'en a" [10], nous sommes tentée de faire, quant à la présence de ce phénomène, ces constatations. Premièrement, le premier narrateur n'est pas conscient de cette antinomie dans sa propre narration. Le discours du second narrateur renferme des unités qui, réunies par le lecteur, permettent de déchiffrer la contradiction qui régit

son attitude et son comportement. Cette inconscience de l'antinomie peut s'expliquer chez le premier narrateur par sa tendance à revivre son acte libérateur, et chez les deux narrateurs/écrivains par leur passion de la narration et notamment par leur intention de rendre hommage à leur mère. C'est justement contre son élan passionnel que bute le projet du premier narrateur de convaincre son narrataire de son attitude libératrice. Il s'agit ici de la seconde constatation. Le discours du petit loustic narrateur ne cesse en effet de normaliser la nature du rapport que lui et son frère entretenaient avec leur mère depuis l'évocation de la tendresse éprouvée envers elle au début du récit [11], passant par son commentaire qui concerne sa réaction face aux questions de sa mère angoissée du monde extérieur et de "la violence de la liberté " [12], jusqu'à l'explication de l'intention qui sous-tendait son action instructive [13].

Driss Chraïbi nous présente donc des personnages / narrateurs convaincus de la réelle émancipation de leur mère, d'avoir contribué à son émancipation et d'être de parfaits libérateurs. Or, s'il y a eu une véritable action libertaire, la perception de ce phénomène de l'antinomie nuit toutefois aux deux autres données diégétique et narrative. A défaut de critères persuasifs, le discours narratif reste inefficace. Il se produit chez le lecteur extra-textuel qui a saisi cette antinomie ou qui est resté tout simplement incrédule une certaine confusion. Dans son imagination, l'altruisme qui émane des deux personnages cadre mal avec l'égotisme et / ou l'égoïsme des narrateurs / écrivains qui vouent plutôt un culte à la narration et à l'écriture. Ne faudra-t-il pas comprendre alors que, tout compte fait, La Civilisation, ma Mère !... inscrit avant tout ces deux activités à titre d'objectifs moteurs immanents au discours narratif, comme le décèle parfaitement l'observation de l'agencement [14] de ce dit discours au sein des deux parties du roman ? Dès lors, l'émancipation de la mère en est tout simplement la matière qui, bien qu'elle soit une unité majeure, ne voile aucunement l'importance qu'acquièrent ces activités. La prise de parole par l'écriture dans ce roman de Chraïbi est en effet un acte primordial. C'est enfin la troisième, et sans doute pas la dernière, constatation que nous formulons.

D'autres constatations et significations demeurent en définitive toujours possibles. Notre travail ne constitue en fait que des préliminaires de lecture. Il sera par ailleurs éminemment important d'élargir les horizons de la recherche axée sur le même sujet. Aller, à titre d'exemple, dans le sens de la déclaration de Jacqueline Arnaud mentionnée au début de notre exposé. Quant à nos réflexions basées sur les unités signifiantes qui se restreignent au cadre textuel, il est notoire qu'elles ne peuvent pas avoir un autre champ d'investigation que l'univers romanesque. C'est de cet univers que la charge sémantique de l'antinomie tient nécessairement.

Extrait de la revue Itinéraires et contacts de cultures, Paris, L'Harmattan et Université Paris 13, n° 27, 1° semestre 1999.

[1] Jacqueline Arnaud, Littérature maghrébine de langue française. I. Origines et perspectives, Paris, éd. Publisud, 1986, p. 13.

[2] Anissa Benzakour Chami, Regards sur la femme dans la nouvelle et le roman marocain de langue française, thèse de doctorat ès Lettres, Aix-Marseille 1, 1987, p. 424.

[3] La narration des événements est privilégiée.

[4] Vincent Jouve, L'Effet-personnage dans le roman, Paris, PUF, 1992, p. 17.

[5] Dans Basamat=Empreintes, Casablanca, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines II, n° 11, 1988, p. 129.

[6] Ce qui correspond à une mise en abyme elle-même assez révélatrice de la situation paradoxale dans laquelle la jeune femme supposée libérée était impliquée.

[7] Gérard Genette, Nouveau Discours du récit, Paris, éd. du Seuil, coll. Poétique, 1983, p. 28.

[8] Voir plus haut la citation de la page 67.

[9] Ce lecteur coïncide avec le lecteur idéal de l'auteur de La Civilisation, ma Mère!...

[10] "Introduction à l'analyse structurale des récits", in Communications, 8, "L'analyse structurale du récit", éd. du Seuil, 1981, (1^e éd. Communications, 1966).

[11] "Il adorait sa mère. Jamais il ne s'est marié" (p. 15).

[12] "Je n'ai pas su lui répondre. Et c'est tant mieux. Oui, tant mieux. Parce que machinalement, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai assise sur mes genoux – et je l'ai bercée. Sans mot. Jusqu'à ce qu'elle s'endormît" (p. 85).

[13] "Jour après jour, je l'amenais à remettre en cause son propre passé. [...] Peu m'importaient les conséquences : je l'aimais" (p. 90)

[14] Le premier narrateur/personnage inscrit sa parole dans une situation d'énonciation. "Dois-je parler de ce fameux savon noir", "et avec quels mots, de quelle langue, et comment décrire ces choses informes innombrables qui (...)." (p. 16) "ai-je dit que ma mère (...)" (p. 17) "Encore maintenant, je ne puis dire avec précision qui dirigeait l'autre, de l'engin ou de ma mère" (p. 23). "J'ai dit que cette cuisinière, elle l'alluma une seule fois" (p. 48).

<http://www.limag.com/Textes/lti27/Chedly.htm> (consulté le 14/12/2006)